

Le libertaire

Rédaction :
Administration : N. FAUCIER
72, rue des Prairies, Paris (20°)
(Chèque postal : N. Faucier 1165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"
FRANCE : Un an... 42 fr. Six mois... 21 fr. Trois mois... 10 fr. 50
ÉTRANGER : Un an... 50 fr. Six mois... 25 fr. Trois mois... 12 fr. 50
Chèque postal : N. Faucier 1165-55

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

L'AGONIE DES PARLEMENTS

Il y a six semaines, la volonté souveraine du peuple français s'est affirmée dans les élections générales.

Tous aux urnes et pas d'abstentions. Et puis, après qu'une dizaine de millions de citoyens eurent ainsi exprimé leur opinion et leur volonté, on s'est précipité sur les urnes, on les a ouvertes, on a sorti les papiers souverains et précieux, on les a classés, comptés, dépouillés anxieusement pour connaître enfin ce qu'avait bien pu dire le Peuple Souverain.

Hélas ! Ce n'était pas très intelligible. Les questions locales écartées pour brosser une situation d'ensemble, générale, nationale, on s'est demandé le résultat.

Le suffrage universel (qu'ils disent) avait parlé ! Mais peut-être ne connaît-il pas bien la langue française, car personne n'a compris, ni pu traduire en un langage intelligible les paroles qu'il avait prononcées.

Qu'à cela ne tienne ! On n'était pas bien fixé si la nouvelle Chambre avait sa majorité à gauche, au centre ou à droite. On n'était pas même certain qu'il y eut une majorité. On ne pouvait même plus délimiter approximativement où se trouvaient les frontières de la gauche, du centre ou de la droite.

En fait de salade électorale, celle-là était des plus réussies.

Il n'y avait qu'une chose à faire : attendre les premières réunions de la Chambre, les premières discussions, les premiers votes, et l'on saurait à quoi s'en tenir.

Ces temps de la lumière sont venus la semaine dernière et, ma foi, il fait aussi clair que dans le tunnel du Saint-Gothard, lors d'une panne d'électricité.

M. Pierre Bertrand, du *Quotidien*, un brave chef de cuisine du sérail politique, a essayé de résumer ses impressions. Il n'a trouvé que cette expression pour qualifier la nouvelle majorité : « Froide et déce. » Et, deux jours après, a complété : « Fati-guée ».

M. Pierre Bertrand me permettra de lui dire qu'il n'a pas énoncé le mot juste. Les députés, anciens et nouveaux, savaient parfaitement, avant l'élection, ce qu'ils voulaient : être élus ou réélus. Ils y sont. Un point, c'est tout. Il n'y a plus rien après.

La Chambre nouvelle est tout à fait à l'image de la société. Elle la représente admirablement.

A moins d'être borné par raison professionnelle, chacun peut s'apercevoir, pour peu qu'il regarde un peu la société, que le temps des parlements a fait son temps. Le régime parlementaire, qui a pourtant à peine trois quarts de siècle d'existence, est déjà un vieillard branlant et sénile.

Tout, dans la nature, naît, grandit, s'épanouit, puis vieillit et meurt. Le parlementarisme en est à l'avant-dernière phase, celle qui précède la disparition.

Il fut un temps, glorieux, prospère et profitable pour la politique et ses prêtres, où l'Etat paraissait la puissance suprême, celle qui commande tout, organise tout, est la Providence sociale.

C'était à l'époque bénie, pas encore bien lointaine, où l'esprit d'organisation n'existant point, où les ouvriers, les paysans, les commerçants, les industriels, où tout le monde et chacun s'écroulait dans le « struggle for life » sans se soucier du voisin. La division des individus faisait la force de l'Etat et auréolait le prestige des parlements.

Seulement, l'Etat, qu'il soit monarchique ou démocratique, n'a rien à faire que favoriser les créatures qui se trouvaient dans son giron.

Depuis trois quarts de siècle, le peuple attend des réalisations qui ne se décident pas à venir. De leur côté, les bourgeois ont trouvé mieux. Ils préfèrent pratiquer eux-mêmes.

On a vu se constituer dans toutes les castes sociales, chez les riches et les pauvres, chez les patrons et les ouvriers, chez les mercantils et les clients, aux champs comme à la ville, des organisations aussi multiples que variées.

Et, peu à peu, ces puissances collectives nouvelles éclipsent la Providence étatique.

L'Etat n'est plus le maître tout-puissant. En face de lui, des cartels, des trusts, des consortiums, des syndicats, des fédérations, des ligues, etc., etc.

Au fur et à mesure où ces puissances se fortifient — surtout les bourgeoises, détentrices de la richesse et maîtresses de la vie économique — le rôle de l'Etat diminue et s'effrite.

Les gouvernements, ministères et parlements ne sont presque plus que des organismes ballottés de droite et de gauche par des forces qui les dépassent. Les destinées

de la nation ne se jouent plus dans les arènes parlementaires, mais dans les conseils d'administration et les cabinets directoriaux des trusts et autres formes d'organisation.

Le fait n'est pas particulier à la France ; il est universel ou, tout au moins, c'est le fait prédominant dans tous les pays industrialisés.

Cette situation ne peut que s'accroître davantage. Chaque jour rapproche la date où la toute-puissance de l'Etat aura pris figure d'un souvenir du temps passé.

Servile, a dit Pierre Bertrand. Parfaitement. Il ne peut en être autrement. Un docteur ne peut guère se permettre d'avoir d'autre physionomie que celle de la servilité.

L'impuissance des parlements est tellement évidente qu'elle crève les yeux.

En 1919, la Chambre bleu horizon avait promis de relever la France, de faire payer la Boche. On connaît les résultats.

En 1924, la Chambre du Cartel avait suscité un certain enthousiasme. Elle devait faire beaucoup de belles choses : élargir nos libertés, accomplir des réformes. Le fiasco a été complet. Elle est tombée à plat ventre devant Poincaré et la finance.

La Chambre de 1928, dans sa grande majorité, n'a rien promis du tout. C'est probablement la seule qui tiendra ses promesses, pour la bonne raison qu'elle n'en a pas faites.

Elle est peut-être la plus sage, ne voulant pas engager avec les puissances économiques une lutte dans laquelle elle sait d'avance qu'elle sera vaincue.

Les députés vont s'occuper ferme à faire leurs petites affaires personnelles. Et, pour le reste, ils laisseront Poincaré, l'homme qui a la confiance des gros, gouverner suivant les directives qu'il recevra.

C'est un programme politique comme un autre. Et peut-être plus clair.

Au fond, rien n'est changé. On peut voter encore pendant plusieurs siècles. Rien ne changera, parce que rien ne peut changer.

Nous avons été abstentionnistes pendant la période électorale, estimant avec juste raison que rien ne pouvait sortir de bon de cette comédie.

Les partis politiques, qui ont donné toute leur activité, sont à plat, endormis, inertes.

C'est le moment pour nous de ne plus être abstentionnistes et de nous lancer dans une propagande intense.

Les cartellistes et autres politiciens de gauche n'ont ni su ni voulu supprimer les lois scélérates, accorder l'amnistie, élargir les libertés.

La majorité actuelle, ou plutôt le ramassis de « crapauds du marais » qui la composent, n'est ni plus ni moins réactionnaire que l'ancienne.

C'est peut-être un bien que l'impression générale des dernières élections fut qu'elles étaient plus à droite. Ce sont des illusions en moins. C'est une raison de plus pour ne plus compter sur la bonne volonté des partis de gauche et d'avoir davantage confiance en l'action populaire.

Ce que nous n'avons pu obtenir de 1924 à 1928 : amnistie, abrogation des lois scélérates, respect de la liberté, il n'y a aucune raison pour que nous ne tentions pas de l'obtenir à présent. Il y a peut-être même davantage de chances.

Mettons-nous à l'œuvre !

G. BASTIEN.

Le vrai « monde »

Il aurait fallu, la semaine dernière, être aux abords du Palais de Justice de Paris, pour se rendre compte de la haute tenue morale et de la leçon de maintien que les gens du « monde » donnaient au prolétariat.

Pensez donc ! Il s'agissait d'assister au procès de Mestorino, celui qui avait assassiné un de ses créanciers. Et l'affaire se corsait de ce piment que la condamnation à mort était presque certaine, de par les circonstances crapuleuses du mauvais coup.

Les gens du « monde », les snobs, les poulx de luxe, les fils à papa, les clients impotents de la rue des Martyrs, les vedettes prostituées du théâtre et du music-hall, les notoriétés de la littérature, de l'agio, de l'industrie et de la mercante, en un mot, tous les charognards et leurs femmes se devaient de contempler le spectacle d'un homme à qui on voulait couper légalement le cou.

Tels les chiens courent après les chiennes au moment du rut, les gens du « monde » en période de sadisme sauvage, se disputaient, se bousculaient, se heurtaient même pour pouvoir occuper un modeste siège aux « Folies Thémis ». Ne parlons pas de Mestorino ; il ne mérite pas que l'on s'occupe de son insignifiante personne ; ne regardons que le spectacle écarquant de ceux qui se prétendent l'élite de la société.

Jadis, les amateurs de sensations fortes allaient au Grand-Guignol pour rechercher le frisson d'horreur qu'André de Lorde savait si bien dispenser. Le théâtre de M. Choisy ne leur suffit plus. Maintenant, il leur faut du réel.

Durant la guerre, ils allaient rendre visite aux hôpitaux pour pouvoir contempler les chairs en lambeaux de leurs victimes. Depuis l'amnistie, c'est à la Cour d'Assises qu'ils vont rechercher la petite secousse.

Au procès de Landru, un avocat général fut déjà indigné, malgré son peu de sensibilité, du spectacle bestial que les gens du « monde » donnaient. « Taisez-vous, canailles ! » dit-il aux privilégiés qui assistaient à l'agonie de l'homme de Gambais.

« Silence aux femmes ! » s'exclama Raymond Hubert aux théâtres et autres putains du monde chic qui s'esbaudissaient de voir Mestorino accusé à la Guillotine.

Et ces hommes, ces femmes — ces bêtes mâles et femelles, devrions-nous dire — qui criaient, qui se pâmaient aux procès de Landru et de Mestorino, ce sont les mêmes qui versent des larmes à la lecture d'un poème de Musset ou de Verlaine. Ces hommes et ces femmes sont ceux qui, dans leurs salons, font montre de sensibilité — ils sont certainement pour la plupart membres de la Société Protectrice des Animaux. Ce sont ceux-là ou leurs semblables qui insultaient et frappaient les communistes vaincus, qui crevaient les yeux des cadavres d'insurgés en mai 1871 à Paris.

Ce sont tous ces rebuts d'humanité qui pleurent en lisant des romans d'amour et dont les narines frémissent de joie quand une odeur de sang humain se répand dans l'air, tous ceux-là qui ne se sentent heureux que lorsqu'ils assistent à l'agonie d'un être humain, tous ceux-là sont les membres du « monde ».

De ce monde qui parle des ouvriers avec un air de dédain. De ceux qui disent : « Les ouvriers, des insensibles, des brutes qui n'ont aucun sentiment délicat. »

C'est le monde pourri et putrescent que nous voulons détruire, parce qu'il est plus nuisible que les jaunes de l'Atlas. Parce qu'il lui faut du sang, encore du sang, toujours du sang pour assouvir ses besoins sa-diques.

Les Mestorino, les Soleilland, les Jeanne Weber étaient des anges à côté d'eux. Si j'étais juré, ce serait ce public mondain que j'enverrais à la Guillotine, parce qu'il n'est pas seulement criminel en puissance, mais que toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses desirs s'inspirent de la mort.

Société pourrie, monde pourri, nous sommes fiers d'être tenus en dehors de vous. Il vous faut des cadavres pour vous pâmer. Bientôt, nous irons purifier l'air pestilentiel que vous dégages, et s'il y a des cadavres, ce ne sera peut-être pas vous qui vous en réjouirez.

ARISTOBOLÉ.

L'ÉGOUT A CREVÉ !

Si nous avions parfois des doutes sur le bien fondé et la légitimité de nos revendications révolutionnaires, il suffirait de quelques événements comme l'affaire Mestorino la semaine dernière pour nous confirmer dans la voie que nous nous sommes tracée, que nous nous efforçons de suivre le plus possible et qui doit conduire le monde à la Révolution sociale.

D'abord, le principal acteur de cette tragédie Mestorino. Oh ! la défense l'a bien présenté sous son véritable jour, c'est un commerçant, vous savez bien un de ces beaux messieurs, payant patente, faisant partie de la Chambre de Commerce, honoré de ses voisins, ayant auto et appartement luxueux, un de ces hommes dont la concierge donne d'excellents renseignements, dont le ventre s'orne d'une gilette en or et qui assistent le dimanche entre femme et fille à la messe de 10 heures s'ils sont catholiques ou à l'office du temple s'ils sont protestants ; en un mot l'image du parfait bourgeois actuel, tel que le dresserait Flaubert s'il vivait de nos jours.

Or, un jour, Mestorino est à court d'argent pour payer une traite, va-t-il comme le commerçant d'autrefois se suicider ? Va-t-il comme celui plus roué d'hier faire une faillite rapportant de beaux bénéfices ? Pas du tout. Notre bonhomme a évolué, il sait qu'un de ses camarades de travail a de l'argent sur lui, il s'arrange ou le hasard le sert pour qu'il soit certain jour chez lui, et là, au cours d'une discussion, il le terrasse et armé d'un instrument de travail, il lui fracasse le crâne ; se trouble-t-il ? Ira-t-il se dénoncer ? Pas du tout, il imagine immédiatement une mise en scène capable de détourner les soupçons et il assiste même — oh ! suprême ironie ! — à l'enterrement de sa victime. Jusque là, rien de bien extraordinaire, notre époque se révèle surtout dans les événements qui vont suivre. Car, ses employés ont vu la bataille, attirés qu'ils ont été par les cris de la victime, ils ont vu Truphème scus Mestorino, ils l'ont entendu dire : « L'on ne peut tout de même pas tuer un homme pour 100.000 fr. ! Ils ont saisi les mots de « Pitié ! ne me tuez pas ! Et alors ? Croyez-vous qu'ils ont bondi pour délivrer l'homme que l'on assassinait ? Que vous êtes naïfs, mais nullement ils ont calculé, oui, même à ce moment-là, ils ont calculé les malheureux et ils se sont dit : « Le patron est en train de tuer un type, mais c'est un homme débrouillard, il se tirera d'affaire. Si nous faisons du scandale, la justice s'en mêlera, peut-être que nous ferons notre place et alors tranquille, trent, ils sont revenus s'asseoir à leur place habituelle, sans seulement se préoccuper de la victime et gardant — il faut le reconnaître — un silence de gardien de sérail.

Imaginez par contre, ce qui se serait passé si le contraire se fut produit ; les employés entrant et voyant Mestorino terrassé par Truphème. Ah ! ça n'aurait pas été long, cris, défense du patron, creintement de l'agresseur, scandale et pourquoi ? Parce que, dans ce dernier cas, le « singe » aurait sûrement récompensé ceux qui l'eussent défendu.

Ah ! cette mentalité de valets ayant toujours peur de perdre leur emploi, cette lâcheté vile de ceux qui pour conserver un morceau de pain n'hésitent pas à se courber devant le patron et à accomplir ses moindres ordres, même si la conscience n'approuve pas, cet esprit d'esclave comme il caractérise notre époque d'après-guerre, et comme les valeurs morales que la guerre devait purifier et élever sont inexistantes.

Et pour compléter le tableau : deux commerçants, bons collègues qui achètent les bijoux de la victime et qui se taisent, un garagiste qui pour 13.000 francs se trompe de jour quand on l'interroge, des journalistes qui reçoivent des cadeaux pour ne pas passer les articles compromettants

pour Mestorino ; enfin, seule dans tous ces fantômes d'humanité, la belle-sœur qui essaie au prix de la tranquillité de toute sa vie de sauver son beau-frère.

C'est ensuite, l'inévitable cohue aux assises pour voir la tête d'un homme qui bientôt peut-être la perdra dans quelques jours sur l'échafaud, la faune toute parisienne de putains, de maquereaux et de fêderastes qui se bousculent, se battent pour avoir une toute petite place à la curée, la femme du président des assises faisant partie de cette cohue, perdant collier de perles et sac dans la bagarre et n'ayant pas la pudeur de le taire, enfin les réflexions du président et des témoins provoquant des mouvements divers et des éclats de rire, comme à une représentation théâtrale. Et pour terminer la foule imbécile réclamant la mort par une pétition scandaleuse, elle qui n'ose pas se débarrasser de ceux qui la saignent à flanc pendant quatre ans et qui gouvernent toujours.

Ah ! oui, l'égout a crevé, il a montré au jour ses sanies, ses immondices et ses ordures, et cette crevasse a soulevé de dégoût ceux qui, ont encore quelque lueur de raison dans le cerveau et un cœur d'homme dans la poitrine. Immédiatement s'est présenté à eux, le remède le seul capable de nous guérir de pourriture bourgeoise, je veux parler du torrent purificateur de la Révolution que nous souhaitons ardemment et à la venue duquel nous travaillons tous les jours.

René GHISLAIN.



NICOLA MODUGNO

Anarcho-Syndicaliste
qui vient d'être condamné
par le tribunal spécial fasciste
à 15 ans d'emprisonnement.

(Voir l'article en 2^e page.)

Union Anarchiste Communiste Révolutionnaire
FEDERATION DE LA REGION PARISIENNE

Et maintenant...

Peuple, tu as voté ! Les maîtres que tu t'es donnés ont pris place à leurs fauteuils. Tu n'as plus qu'à attendre la réalisation de toutes les promesses qui te furent faites lors de la grande parade électorale.

TU PEUX ATTENDRE LONGTEMPS !...

LA SITUATION
NATIONALE ET INTERNATIONALE
EST GRAVE

Il faut prendre parti, d'une façon plus virile contre les exploiters et les charlatans de la politique.

CAMARADES OUVRIERS,
Assistez en masse aux grandes réunions publiques et contradictoires, où les camarades :
PIERRE LEMEILLOUR
et

GEORGES BASTIEN
vous exposeront les MEFAITS DU PARLEMENTARISME et la SOCIÉTÉ LIBERTAIRE.

Judi 14 juin, à 10 h. 30, salle Thomas (anciennement Ghidossé), route des Petits-Ponts
DRANCY

Vendredi 15 juin, à 20 h. 30, 6, rue Lanneau (Derrière la rue des Ecoles).

V^o ARRONDISSEMENT

Samedi 16 juin, à 20 h. 30, salle des Fêtes de la Mairie de

LIVRY-GARGAN

Dimanche 17 juin, à 9 heures du matin, salle Charron (Au Bon Coin)

FRANCONVILLE

DIMANCHE 24 JUIN

Grande Fête Champêtre du Libertaire

DANS LES BOIS DE GARCHES

(Prendre l'Allée de Retz, à gauche en entrant dans le Parc, et suivre les flèches)

CONCERT, JEUX, BAL CHAMPÊTRE

Distribution de Jouets aux Enfants

TIRAGE DE LA TOMBOLA

(Voir détails 2^e page.)

LETTRÉ D'ITALIE

Les anarcho-syndicalistes ont recueilli 72 années de prison. — Les communistes 385. — L'assassinat du camarade Galli. — La campagne de Malatesta en prison. — Le réveil de l'opposition monarchiste.

Rome, juin. — Nous sommes entrés dans la période de la bombe, laquelle reste toujours une machine d'actualité, prouvant le degré de notre « grande civilisation capitaliste ».

Ainsi, après la bombe de Milan, dont on connaît les douloureuses conséquences, vers la fin de mai, une autre bombe a éclaté au siège du consulat italien de Buenos-Aires, comme protestation, évidemment, contre les crimes quotidiens du fascisme et le maintien à la place de consul, du sieur Capanni, ancien « ras » qui compte à son actif plusieurs expéditions punitives contre le prolétariat toulousain. Résultat de l'explosion : 10 morts, 40 blessés, 2.000 arrestations, dont 50 ont été maltraitées. Le 6 juin, le soir, une troisième bombe a éclaté à Berne contre l'ambassade italienne.

On comprend que le fascisme, impuissant à organiser une expédition punitive quelconque à l'étranger, se venge contre tous ceux qui ont le malheur d'être tombés dans ses mains. Mussolini fait dire par son frère, dans le *Popolo d'Italia*, que le fascisme a dans ses mains des otages, et les antifascistes à l'étranger doivent réfléchir.

Mais même avec la bombe, en Italie, selon la presse fasciste, tout est calme. C'est très naturel, très hypocrite.

On cherche à endormir le prolétariat qui, selon la lumière incomparable de Mussolini, est devenu spontanément généreux et intelligent par le fait qu'il renonce à toute augmentation de salaire, avec les réels glorieux de Pinedo et Nobile (ce dernier plus tôt malheureux) et la prochaine guerre contre la Yougoslavie, si les 12 millions d'habitants de celle-ci ne comprennent vite et bien qu'il y a 40 millions d'Italiens (la belle blouse) disposés à se battre comme les anciens Romains pour la plus grande gloire du roi, de la patrie et du fascisme.

Mais le prolétariat, réduit à la misère la plus noire et à l'esclavage le plus dégradant n'a pas le temps de s'occuper de certaines distractions fascistes. On peut gouverner par la terreur la plus abominable, mais tout a ses limites et sa fin, et la fin du fascisme sera cruelle. Voilà une raison pour laquelle le fascisme tient à se maintenir au pouvoir coûte que coûte.

La matraque, le revolver, la prison, le domicile forcé ne sont plus suffisants à maintenir le prolétariat dans le sous-sol social. Mussolini a inventé l'Etat producteur, c'est-à-dire le producteur à la place de l'électeur, mais personne parmi la classe ouvrière n'a pris au sérieux le corporatisme fasciste, fait exclusivement au bénéfice de la bourgeoisie. On se vantait d'avoir tué la révolution avec cette misérable trouvaille du trio Mussolini-Rossini-Bianchi, mais jamais, comme après cinq ans de pénible domination fasciste, la révolution n'a été aussi proche en Italie. Voulez-vous la preuve ?

Malgré l'assassinat de nos meilleurs militants, malgré les siècles de prison distribués à 6.000 révolutionnaires, après cinq années de dictature (et quelle dictature !), le fascisme a été contraint de recourir à l'institution du Tribunal spécial ; mais de même que l'Inquisition, malgré ses crimes sans nom et sans nombre, fut incapable d'arrêter la marche de la libre pensée et la seigneurie protestante, le Tribunal spécial (conseil de guerre fasciste) était impuissant à ébranler la révolution, étape inéluctable de l'Histoire.

Le 26 mai dernier, la machine à condamner a fonctionné contre six de nos amis anarcho-syndicalistes, lesquels se sont partagé 72 années de prison. Voici leurs noms : Benci, vingt ans d'incarcération ; Modugno, quinze ans ; Farina, Pupini et Bellavolante, dix ans chacun ; Galassi, cinq ans, et Gerbasio, deux ans et six mois.

Modugno, ancien secrétaire de la Bourse du Travail de Andrie, et Gerbasio, faisaient partie de l'Union Syndicale Italienne dont, il y a quatre ans, le gouvernement fasciste décréta la dissolution comme organisation anarchiste.

Mais malgré le fascisme et l'esprit unitaire des réformistes et des communistes, le drapeau de l'Union Syndicale Italienne flotte toujours, contre toutes les dictatures, pour l'émancipation complète du prolétariat du joug capitaliste.

Après deux jours de repos, le Tribunal spécial a repris son travail contre les communistes. Ils ont remassé 355 années de prison. L'accusation était la même que celle des anarcho-syndicalistes : avoir donné de l'activité antifasciste. Voilà le grand crime.

Mais où n'arrive pas le Tribunal spécial, le fascisme a un autre système, celui inauguré par Dumini : l'assassinat politique, dont la dernière victime est notre camarade Leonardo Galli, trouvé mort dans un hôtel, à Milan. Comme toujours, naturellement, les assassins sont introuvables.

Mais le fascisme, malgré certaines affirmations mensongères de Mussolini au *Petit Parisien* lors de l'affaire Lucetti, ne laisse même pas tranquille le vieux camarade Malatesta. Il est étroitement surveillé, sa correspondance est censurée et souvent saisie. Et comme si cela n'était pas suffisant pour rendre pénible la vie d'un homme de 76 ans, le fascisme emprisonne sa campagne pour correspondance clandestine. On tâche de confisquer le plotot contre l'Etat même au domicile forcé, dans le but de condamner définitivement les meilleurs militants révolutionnaires, car en haut lieu on est décidé à en finir avec les antifascistes révolutionnaires. C'est l'aveu de Arnaldo Mussolini, ou mieux de Mussolini lui-même, et l'opinion publique internationale doit veiller sur les camarades emprisonnés au domicile forcé, car tout laisse prévoir que nous sommes à la veille d'une Saint-Barthélemy.

Pendant que le fascisme redouble son œuvre de sauvagerie sans précédent dans l'histoire réactionnaire, un fait nouveau caractérise l'actuelle situation politique italienne.

Le fascisme commence à avoir contre lui une certaine opposition constitutionnelle et

monarchiste. Elle a fait sa réapparition le 16 mars dernier au Sénat avec Giolitti, lequel proteste énergiquement contre le projet de nouvelle loi électorale présentée par les fascistes, selon laquelle les députés doivent être désignés par le parti fasciste. Cette opposition est grandie au Sénat, malgré la colère de Mussolini lui-même.

Que c'est ça ! La Couronne a compris finalement que son sort est compromis par le fascisme et tente de se débarrasser de lui, après l'avoir encouragé et sanctionné. Trop tard. Le prolétariat révolutionnaire italien qui a tant souffert et souffre du fascisme, n'a pas le temps de s'apitoyer sur la Couronne.

Qu'elle crève, c'est tout ce qu'elle mérite !

ARTORIX.

Nota. — Le Tribunal spécial ne chôme pas. Le 8 juin, 18 communistes de la province de Varese ont comparu à ses assises, toujours pour propagande contre l'Etat. Leur condamnation n'est pas encore fixée.

VACCHIERI

Parmi les six inculpés livrés au tribunal spécial après l'attentat de Milan, se trouve Ettore Vacchieri, 26 ans, ouvrier de Turin, né le 11 mai 1902, à Pérossa, Argentin (Turin).

Vacchieri fut arrêté le 15 avril, trois jours après l'attentat. Interrogé aussitôt, il put prouver que quelques jours avant le jour même de l'explosion de la bombe, le 10 mai, il se trouvait loin de Milan. On le fouilla soigneusement et rien de suspect ne fut découvert sur lui.

Or, à l'interrogatoire, devant le juge d'instruction, celui-ci exhiba sous ses yeux une carte où étaient inscrits ces mots : « Demain, à neuf heures et demie, tout sera fait comme tu l'as ordonné » et il lui demanda des explications, car — cette carte aurait été trouvée sur lui. Vacchieri protesta. Il n'avait jamais vu cette semblable et il nia, qu'on ait pu la trouver en sa possession. Naturellement les protestations du prisonnier n'aboutirent qu'à le faire assommer de plus de coups que les autres arrêtés.

Comme il est impossible de l'inculper comme ayant directement participé à l'attentat, la police cherche à le frapper comme « instigateur » : et on s'efforce de grossir, contre cet innocent une machination monstrueuse. Et dans la situation actuelle en Italie, il est facile de bâtir de semblables machinations.

A Milan, le bruit court que l'on veut élargir l'instruction.

Dans l'impossibilité de retrouver les véritables auteurs de l'attentat, et les preuves que celui-ci ne serait qu'un acte de provocation s'accumulant, les juges du tribunal spécial veulent en finir par des actes de violence sommaire, qui frapperont des innocents, à l'aide de fausses preuves et de machinations policières.

Il faut intervenir promptement pour sauver la vie menacée de Vacchieri et celles des autres innocents.

Notre Fête champêtre

du 24 juin

Rien n'a été négligé pour que petits et grands y passent la plus agréable des journées.

Dans un cadre magnifique de verdure et de bosquets vous pourrez vous amuser sagement et fraternellement.

De nombreux divertissements ont été prévus :

Jeu des ciseaux, course à pied et en sac, pêche, jeu de l'anneau, lâcher des ballons du Libertaire, etc., etc.

Distribution de gâteaux et de jouets aux petits.

Au cours de la fête, tirage de la tombola. Un orchestre prêtera son concours pendant toute la journée.

Ravitaillement assuré par automobile. Lecteurs du LIBERTAIRE reprenez bien votre journée du dimanche 24 juin.

Venez tous avec vos familles dans les bois de Garches.

Prendre le train à la Gare Saint-Lazare. Descendre à Garches-Marne-la-Coquette. Trains tous les quarts d'heure à partir de 7 heures le matin.

Prix du voyage aller-retour : 5 francs.

P.-S. — Une organisation bolcheviste organise également pour le même jour une fête à Garches. Aussi demandons-nous aux lecteurs du Libertaire de bien prendre note qu'à l'entrée du Bois, ils devront tourner à gauche et suivront les flèches tracées par l'U. A. C.

A L'OCCASION DE LA FÊTE ! UN PETIT CONCOURS QUI PLAIRA A TOUS...

Avec les lettres qui vont suivre il s'agit d'écrire les noms de plusieurs tyrans, ceux de plusieurs de leurs victimes et une devise.

LES TYRANS : N. O. M. S. L. U. F. R. E. I. S. I. L. L. A. U. L. P. S. E. O. N. T. H. E. E. I. R. Z. Au total 29 lettres.

LES MARTYRS : T. R. R. R. F. C. S. I. T. M. A. G. E. A. V. N. E. E. A. T. T. O. O. Z. I. T. Au total 27 lettres.

LA DEVISE : N. E. I. R. A. N. T. U. O. T. T. I. A. F. I. U. Q. I. U. L. E. C. T. U. O. T. A. N. E. I. R. T. I. A. F. I. U. Q. I. U. L. E. C. Au total 43 lettres.

Les réponses des lecteurs de Province devront parvenir avant le samedi 23 juin. Celles des lecteurs de Paris seront remises sur les lieux de la fête. Tout camarade qui trouvera la solution juste recevra un cadeau.

ce qui se publie

LES LIVRES

LA SAGESSE QUI RIT, par Han Ryner. Un vol. 15 francs franco (à la Librairie Internationale).

Tous ceux qui criaient à la décrépitude, à la ruine intellectuelle de Han Ryner, à sa prochaine et irrémédiable déchéance, à cause qu'il s'était permis, ces années dernières, l'innocente fantaisie, l'aimable répit de quelques plaisantes nouvelles, vont être transportés d'aise. La *Sagesse qui rit* ne peut que ravir ces intelligences éprises de pensées austères et de ténébreuses controverses métaphysiques.

Han Ryner — maintenant que son renom de philosophe sombre et farouche est confortablement assis — ne saurait plus, sans déroger, produire autre chose que de l'Han Ryner. On ne veut point qu'il s'amuse, on lui dispute son droit à la distraction et à la joie. Des polémiques récentes l'ont montré. Ses admirateurs les plus dévots s'accordent avec ses contempteurs les moins pitoyables pour lui faire violence. Ils ne peuvent — les uns et les autres — souffrir qu'il se récrée. Tous le veulent penseur et non satiriste ou romancier. Puisse son nouvel ouvrage le faire repentir de leurs irrévérences et de leurs témérités d'hiver.

La *Sagesse qui rit* est en quelque sorte le compendium de l'individualisme, mieux de la sagesse rynerienne. C'est — il nous plaît de le dire — encore que nous ne soyons point des ryneriens fidèles, un des bons, un des meilleurs livres de Ryner, un de ceux qu'il nous faut mettre en bonne place près du Petit Manuel Individualiste, des *Chrétiens* et des *Philosophes*, du *Subjectivisme*, etc., etc. La *Sagesse qui rit* n'a point cependant la concision mathématique du Petit Manuel Individualiste, ni la forme attrayante des *Chrétiens* et des *Philosophes*. C'est plus un ouvrage de critique, de théorie et d'érudition qu'un délicieux choix de paraboles, où l'on voit le sage en action.

Han Ryner nous instruit, avec une intelligence persuasive des grands mérites de la sagesse ; avec une maîtrise sarcastique, il jette bas comme capucins de cartes, les morales asservissantes, négations hideuses, de la vraie sagesse. L'ouvrage comporte aussi une probe et érudite histoire de l'individualisme antique. Une histoire qui n'a rien de celle, que sous couleur d'objectivité, mutilent et fardent les pédagogues de l'enseignement officiel. Tous les sages de l'antiquité grecque nous sont restitués avec leur visage véritable, tels qu'ils furent insoucients des vaines loies écrites, vivant libres, manquant aux usages et aux conventions, se refusant aux servitudes du citoyen vis-à-vis de la cité.

Ryner, encore, passe au fil de sa critique subtile et joviale, les éthiques diverses préconisées par les derniers théoriciens de l'individualisme (Isen, Nietzsche, Sürmer). Il nous dit sa ferme volonté d'individualisme harmonique et non son désir de domination. Ryner se veut et se réalise homme libre, ni maître, ni esclave, libre de toutes chaînes et ne brandissant aucun fouet.

Au demeurant, un beau livre, comme on aimerait à en trouver plus fréquemment, un repos agréable dans l'infâme chaos de la production contemporaine, une philosophie noble à laquelle la plume goguenarde et chatoyante de Ryner sait prêter — même dans ses modalités les plus hermétiques — une séduction irrésistible. Que dire de la manière, sans égale, de Ryner ? Nous n'aurions garde d'oser le plus modeste commentaire. Nous avons passé l'âge de ces audaces folles. — A. B.

UN REGULIER CHEZ LES JOYEUX, par Joseph Dimier (Edition Grasset), 1 vol. 12 fr. (A la Librairie Internationale.)

Joseph Dimier n'est pas des nôtres. Il s'en faut. Et c'est une raison pour que le récit de son passage comme caporal « volontaire désigné d'office » n'en ait que plus de portée.

Notre camarade Ghislain, dans un récent numéro du *Libertaire*, sous le titre « Un document accablant », en a fait quelques citations. Elles seraient déjà suffisantes pour donner une idée exacte du témoignage que vient apporter l'auteur de *Un régulier chez les joyeux*, dans le grand procès que, depuis des années, les hommes de cœur livrent aux affreux bagnes militaires, sans, hélas ! avoir obtenu, jusqu'à présent, le moindre résultat.

Il faudrait citer, dans son intégralité le chapitre intitulé « La Camise ». Le reste est à l'événement.

Il faut lire ce livre écrit en un style simple et direct, sans souci de fioritures littéraires, mais que l'on sent animé du désir généreux de faire connaître l'effroyable inhumanité avec laquelle sont traités des êtres humains, victimes d'une société mal faite.

Joseph Dimier ne rend pas responsable de toutes ces atrocités l'armée, mais seulement les brutes à galons qui les accomplissent. Il nous permettra de ne pas être de son avis. Nous le remercions, néanmoins, de la belle franchise dont son livre est inspiré et qui après ceux de Dubois-Dessaule et de tant d'autres, signalera à l'opprobre des nations dites civilisées l'odieuse barbarie qui s'exerce dans un pays que l'on présente parfois comme le plus spirituel du monde. — PIERRE MUALES.

Regu : LE TRAIN FOU, par Henry Poulaille (Grasset), 1 vol. 12 francs.

COMITÉ D'ENTR'AIDE

CAMARADES,

N'OUBLIEZ PAS QUE « L'ENTRAIDE » SOUTIENT LES EMPRISONNÉS LEURS FAMILLES.

FAITES DONC UN PETIT EFFORT POUR REMPLIR SA CAISSE.

Adresser les fonds à Langlissé, trésorier, Bourse du Travail, Bureau du S.U.B.).

Jean Marestan

L'EDUCATION SEXUELLE

Revue et corrigée

1 vol. 12 francs

La stabilisation-panacée ?

Nous n'avons pas l'intention — hâtons-nous de le dire — de prendre position dans la querelle, qui met présentement aux prises stabilisateurs et revalorisateurs. Ces derniers, professeurs d'économie politique, hommes d'Etat éminents, grands manieurs d'argent, ne sont pas d'accord pour assurer la restauration du régime monétaire français. Le problème, si l'on se place au point de vue bourgeois, est particulièrement difficile à résoudre.

La guerre de 1914-1918, par les formidables dépenses qu'elle a exigées de la part des pays belligérants, a complètement faussé le système des échanges capitalistes basé sur l'étalon-or.

Le Gouvernement français, dès les premiers jours d'août 1914, a été dans l'obligation d'établir le cours forcé, c'est-à-dire de dispenser la Banque de France de rembourser en monnaie métallique les billets sortis de ses presses. Et l'Etat, pour faire face aux dépenses de la guerre, qu'il ne pouvait couvrir par des impôts ni par des emprunts à longue échéance, dut faire appel à cette dernière qui lui consentit des avances.

Mais ces avances ont atteint, aujourd'hui, un chiffre si considérable, et nécessita la mise en circulation d'une telle quantité de billets, que conjointement avec la balance commerciale déficitaire des années de guerre, elles ont amené la dépréciation du franc sur le marché des changes.

Et après différentes péripéties, qui sont encore à la mémoire de tous, le franc vaut environ la cinquième partie de sa valeur d'avant-guerre.

Maintenant, devant une telle situation, deux écoles sont en présence ; elles se chamaillent, afin de savoir si tout sera mis en œuvre pour redonner au franc sa valeur normale, ou bien s'il sera stabilisé à sa valeur actuelle. La question est complexe, sa solution risque d'amener dans le pays de grands bouleversements ; d'autre part, de gros intérêts sont en présence, et chacun de nos augures, suivant les conditions de sa situation de fortune personnelle ou les intérêts qu'il représente, entend faire triompher son point de vue. Aussi la lutte est-elle âpre. Poincaré, jusqu'à ces derniers temps, était partisan de la revalorisation. Il y avait pour lui une question de prestige : c'est été pour lui, s'il avait réussi, le couronnement de sa carrière politique. Et le petit Lorrain nationaliste eût ainsi justifié le surnom que lui ont donné ses thuriferaires : le Sauveur du Franc.

Mais la tâche était pratiquement irréalisable, et devant le danger de la spéculation internationale il a, si nous en croyons les dernières nouvelles, changé d'avis. Nous sommes donc à la veille de la stabilisation.

Les stabilisateurs gagneraient donc la partie. Et la C.G.T., qui avait inscrit cette réforme en tête de son programme, ne va pas manquer de triompher. Gardons-nous de la suivre sur ce terrain. Toute réforme monétaire, quelle que soit sa nature, ne peut, en effet, que retomber sur le dos de la classe ouvrière. La stabilisation aura certainement pour conséquence le renchérissement du coût de l'existence. Si l'on consulte les indices officiels (et ces derniers sont toujours en dessous de la réalité), l'on s'aperçoit qu'il existe un décalage de cent points entre les prix de gros et les prix de détail. Etant donné que les prix de détail ont toujours tendance à rattraper les prix de gros, on peut s'attendre, dans les mois qui suivront la stabilisation, à une hausse générale du coût de la vie.

Cette difficulté n'a pas échappé aux gouvernants qui hésitent encore avant de signer l'acte définitif.

Mais qui paiera la différence entre les salaires et le coût de l'existence ? Sera-ce le patron ? Il n'y faut pas songer. Ce dernier, présentement maître de la situation, ayant à sa disposition de nombreux chômeurs, dont le nombre — la rationalisation aidant — ira en s'augmentant, disposant d'une main-d'œuvre étrangère docile ; profitant de la division de la classe ouvrière, se défendra d'autant plus à l'égard de la stabilisation, qu'il sera certain d'avoir à ses côtés un gouvernement de combat disposant de moyens de coercition formidables. La gendarmerie mobile, qui n'a jusqu'ici fait que de timides apparitions, est en pleine voie d'organisation. Le centre industriel immense qui est la région parisienne en sera largement pourvu. Si l'on a pas d'argent pour construire des habitations destinées aux travailleurs, il n'en reste pas moins que l'on commence en certains endroits à édifier les casernes destinées à recevoir les nouveaux mercenaires.

La lutte sera rude pour réajuster les salaires aux nouvelles conditions d'existence de demain. Si la classe ouvrière ne veut pas voir baisser son standard de vie, il lui faut mettre fin à l'avachissement dans lequel elle est tombée depuis de nombreuses années. Il faut qu'elle s'appuie à mener la dure bataille qui ne manquera pas d'éclater entre elle et ses exploités. Son premier devoir, si elle veut triompher dans la lutte, est de se débarrasser des politiciens qui la trompent.

Mais supposons que la stabilisation n'amène pas les conséquences dont nous parlons plus haut. Supposons que les prix restent les mêmes que pendant la stabilité de fait. La critique du programme de la C.G.T. n'en reste pas moins à faire.

Quoi, c'est tout ce qu'ont trouvé les pontifes de la rue Lafayette comme clef de voûte de leur programme : la stabilisation. Donner au franc une valeur fixe.

Mais est-ce que ce dernier n'était pas stabilisé avant-guerre ? Est-ce que les ouvriers n'étaient pas payés en or, en bon or sonnante et trébuchant (chose que nous ne verrons pas de sitôt, la stabilisation n'impliquant pas la suppression du cours forcé, ni le retour à la monnaie or). Et cependant, la misère ne régnait-elle pas en maître dans les faubourgs de la capitale. L'ouvrier père de famille qui gagnait 5 francs par jour était-il heureux ? Non, puisque les grèves se succédaient, afin

d'arracher au patronat d'alors les maigres améliorations qui devaient provisoirement rendre au prolétariat la vie moins pénible. Nous nous retournons votre programme. Pour nous, tant que l'argent — cet argent qui avilit les consciences et qui est la cause de tant de maux — restera le moyen d'échange, il ne saurait y avoir de véritable bonheur pour la classe ouvrière dont vous vous prétendez les défenseurs.

Cependant, la stabilisation revêt un autre aspect : quels que soient les artifices employés pour tromper les gogos, c'est, financièrement parlant, la faillite de l'Etat. On ne peut désigner par un autre nom l'opération qui se prépare. L'Etat ne pouvant remplir les engagements qu'il a contractés, est amené à faire une faillite partielle : il consacre définitivement et sans espoir de retour la dépréciation de l'unité monétaire française.

Et c'est du même coup la ruine des prêteurs, des rentiers, de tous ceux qui avaient vidé leur bourse de laine pour en confier le contenu à la France. Placement sûr, répétait-on à l'envi, avant et pendant la guerre, et sur la foi des promesses trompeuses l'argent affluait dans les caisses du Trésor. Aujourd'hui, c'est la grande déillusion des prêteurs ; et, chose paradoxale, font chorus avec eux certains miséreux ignorants qui n'ont d'autre fortune que leurs bras, à la condition encore de trouver à les employer.

Ce n'est pas ici que nous soutiendrons tous ces parasites qui vivent à nos dépens en touchant leurs coupons de rentes.

Quoi, messieurs ! Vous prétendez avoir été grugés, escroqués de main de maître ! Les quatre cinquièmes de l'argent que vous avez amassé, en faisant du négoce, en touchant les loyers des taudis... offerts généreusement à la plèbe, sont passés dans les poches des banquiers, des marchands de munitions, ou sont encastrés dans la mâchoire du Yankee.

Vous souvenez-vous, épiers de village, du temps où, en compagnie de votre digne épouse, vous cliquiez de l'œil d'un air satisfait en contemplant les jolies pièces d'or amassées, en faisant ce que vous appelez commerce, et que nous désignons sous le nom de vol légalisé.

C'était alors la théorie du « chacun pour soi », vous amassiez la fortune rondelette au détriment des autres. La lutte pour la vie : telle était votre théorie. Et pleins de suffisance, vous jetiez l'anathème contre les socialistes : les partageux. En vertu de votre théorie, les gros vous ont mangés à votre tour, et réjouissez-vous dans le malheur qui vous frappe, magnanimes ! les vous ont laissés quelques bribes de votre fortune d'antan.

Il ne vous reste plus qu'à palper le papier déprécié de vos obligations et autres titres de rentes. Et comme consolation, il vous reste à contempler le portrait du général Joffre (grand-père, comme vous l'appeliez) accroché religieusement au mur de votre chambre.

Ah ! comme ils sont loins les beaux rêves des années de guerre ! Ah ! les superbes affiches illustrées représentant — avant la lettre — l'entrée des troupes françaises à Strasbourg sous les acclamations d'une Alsace délirante qui, depuis... Et les belles affiches où miroitaient en caractères énoques le 7 % tentateur.

Vous avez, en emplissant les caisses du Trésor, fait durer la guerre jusqu'au bout. Vous avez écouté, avec ravissement, les sirènes gouvernementales chanter à l'émulsion *la Boche paiera*. Allez demander à M. Klotz le solde de votre crédit.

Et, si vous en avez le courage, vous descendez dans la rue avec la classe ouvrière lorsque celle-ci demandera des comptes aux Schneider et autres profiteurs : vous aurez alors le loisir de contempler, bien en face, le tank Renault prêt à entrer en action, ce tank que vous caressiez du regard sur les photos de l'*Illustration* pendant les années tragiques. Vous avez prêté de l'or, on vous rendra du plomb : la grande bourgeoisie sera quitte à bon compte.

Et quoi, faudrait-il qu'on vous plaigne ! Vous qui, hier, criiez à la revalorisation, vous qui, pour voir vos titres remonter en Bourse, appeliez un gouvernement fort. Vous qui n'êtes pas hésité, pendant l'équipée de la Ruhr, à faire massacrer des milliers de soldats pour obliger — tant était grande votre croyance aux bobards gouvernementaux — le peuple allemand à assumer à lui seul les frais du grand massacre.

Quoi, vous vous lamentez ! Plus d'argent, dites-vous, après une vie de labeur et d'épargne, pour assurer le pain de vos vieux jours. Songiez-vous, au temps où votre bas de laine s'enflait, aux malheureux ouvriers qui, après avoir trépassé toute leur vie et peine pendant les longues journées de travail de dix à quinze heures, étaient obligés de tendre la main pour s'assurer une existence misérable.

Ah oui, votre gouvernement, les hommes de votre classe, hissés au pouvoir par vos soins, offraient généreusement les retraites ouvrières : quelques francs par mois. C'était, dans votre esprit, suffisant pour vivre digne-ment en jouissant d'un repos bien gagné. A vous, aujourd'hui, d'avaler la pilule amère.

Mais ne parle-t-on pas en haut lieu de vos dédommages. Au détriment de qui ? De ceux qui travaillent, comme toujours. Pour nous, travailleurs, ne nous reconnaissant de dettes envers personne. Nous sommes pour la fermeture du Grand Livre de la Dette publique. Stabilisation ! Revalorisation ! Peu nous importe. Ce que nous désirons, c'est la suppression de l'argent, ce sale argent qui corrompt tout ce qu'il touche. La Société libertaire que nous préconisons assurera à chacun, par le libre échange des produits, sa part de bien-être, libre à vous, messieurs les rentiers, de collaborer à l'édification de la société nouvelle. A défaut de votre argent perdu, vous y trouverez, en travaillant à la tâche commune, la solidarité indispensable à la vie harmonieuse de l'humanité.

R. BOUCHER.

A propos de sexualisme

Au point de vue libertaire, les thèses de « L'En-Dehors » me paraissent douteuses ; je crois que E. Armand se trompe quand il veut assimiler les besoins sexuels aux besoins nutritifs. Il est évident que les uns et les autres ont besoin d'être satisfaits, car si la fonction crée l'organe, l'organe justifie la fonction ; par conséquent, personne ne peut prétendre entraver la satisfaction de ces besoins ni imposer une chasteté morbide à qui que ce soit. Certes, les besoins sexuels ne sont pas inférieurs aux autres, au contraire, tout nous montre que physiologiquement et socialement, leur influence est prédominante. Ils ne diffèrent que par la nature des sensations, car si on peut manger seul, pour satisfaire les besoins sexuels il faut être deux individus de sexes opposés.

Quand Armand dit : « Un copain qui m'offre la table devrait m'offrir le coït avec sa compagne », il fait un abus d'autorité, un acte de contrainte et de prostitution en voulant obliger une camarade de subir un contact pour lequel elle n'éprouve aucun désir.

Vouloir offrir sa compagne à un camarade, c'est la traiter comme une marchandise, c'est en même temps faire fi de sa volonté et de sa liberté, c'est agir en autoritaire. Sur la question de la satisfaction des besoins sexuels, tous les anarchistes sont d'accord pour briser toutes morales qui s'y opposent, pour proclamer que les besoins sexuels, qui ne sont que des jouissances, doivent s'épanouir en pleine nature, sans frein ni loi, sans autre règle que la volonté et la liberté des intéressés. D'autre part, nous savons que l'insatisfaction des besoins sexuels cause des troubles dans l'organisme humain, nombre de maladies découlent de la continence ; par conséquent, priver des êtres humains de jouissances sexuelles n'est d'aucun profit pour personne et ne peut aboutir qu'à la mutilation de l'individu. Priver des individus de jouissances sexuelles, c'est pire que de les priver de pain.

La plus dangereuse des formules d'Armand, c'est la suivante : « Prostituer son cerveau, ses bras ou son bas-ventre, c'est la même chose. »

Sur ce point, je suis en formelle opposition parce que je pense que la prostitution est le dernier degré de l'aberration féminine : vendre ses caresses, subir les étreintes et les embrassades d'individus pervers et même contaminés, la femme est la victime du sadisme le plus barbare et ne peut que contracter des maladies. Rien n'est comparable à cette déchéance, et c'est désastreux pour l'idéologie de l'individu. Mieux vaut encore l'atelier que le trottoir. Le rôle de l'anarchiste, quand il aime une prostituée, c'est de la sortir de ce milieu de dépravation, et non de lui faire de la philosophie casuistique.

L'influence que peut avoir la propagande d'Armand sur de jeunes camarades femmes, ne peut être interprétée que dans un sens péjoratif. Je connais le cas typique d'une camarade qui faisait de la prostitution par principe : elle vivait avec un compagnon qui, naturellement, fut suspect d'exploiter le commerce de sa compagne. Dans tous les cas, les communistes-anarchistes combattent la prostitution, loin de favoriser cette plaie hideuse de la société actuelle, au contraire, chaque fois que nous le pouvons, nous arrachons quelques prostituées de l'enfer de la prostitution en attendant de détruire les institutions qui protègent le trafic de la chair à plaisir.

Ceci est suffisamment édifiant pour nous convaincre de la logique de notre attitude. Ce n'est pas que je conteste la valeur de l'éducation sexuelle, elle est traitée largement dans les brochures, nous pourrions consacrer plus de temps, peut-être, dans le *Libertaire*, mais c'est surtout au point de vue social qu'elle devrait intéresser : le mensonge, l'hypocrisie, l'ignorance, la pudibonderie de la morale officielle, l'étude des moyens de préservation, l'hygiène, la propreté, les conséquences des nombreuses familles, en résumé ce qui doit rendre nos compagnes conscientes dans l'acte de procréation et qui doit permettre une large satisfaction des besoins sexuels de tous sans recourir à aucune forme vénale en s'en tenant à l'amour toujours plus libre et plus affranchi, ce qui n'a rien de commun avec une association qui impose un contrat, un règlement contre lequel le bel, le vrai, le pur amour s'insurgera toujours.

Je voudrais parler de la propagande en faveur de la pédérastie qui se fait un peu dans « L'En-Dehors », pour montrer que ceci est affreux à tous les points de vue pour un journal qui s'intitule anarchiste, ce sera pour la prochaine occasion.

Jean PEYROUX.

La répression en U. R. S. S.

Les dernières nouvelles sur le sort de certains camarades exilés ou emprisonnés sont les suivantes :

Les camarades Batoura et Kirilloff sont exilés à Hantaik, petit hameau de la région de Touroukhansk comportant quatre maisons ; seulement le courrier n'y arrive que deux fois l'an. Les conditions de vie y sont épouvantables.

Les camarades Lemann, Postnikoff, Gretchnikoff et Vassilief se trouvent en exil, à Ienisseïsk. Un seul parmi eux travaille (20 roubles par mois).

Le camarade A. Baron a terminé sa période d'exil à Ienisseïsk. Il est transféré ailleurs, nous ne savons pas encore où exactement. Sa compagne, Fania Avroutzkaïa, est paralysée des deux jambes et du bras droit à la suite de rhumatismes.

Huit camarades déportés se trouvent à Saratov. Deux d'entre eux seulement ont trouvé du travail. Ils gagnent 75 cop. par jour.

Le camarade Alexandre Goumenuk se trouve actuellement en prison à Tioumen. Il attend le départ pour un nouvel exil.

Le camarade Lissitzine ayant terminé sa réclusion dans « l'Isolateur politique », vient d'être exilé à Beresovo.

Le camarade Chabarchine est installé à Samarkand (Turkistan).

Fonds de secours de l'A. J. T. pour les anarchistes-syndicalistes emprisonnés et exilés en Russie.

NOTRE TOMBOLA

Pour satisfaire à toutes les demandes nous avons dû procéder à un tirage de 2.000 billets supplémentaires ; ce qui porte à 7.000 le total des billets de la tombola organisée pour aider « Le Libertaire ». Nous sommes persuadés que l'activité des camarades aidant, ce nouveau tirage s'écoulera aussi rapidement que le précédent et que nombreux seront les camarades qui voudront, par ce moyen, aider à vivre et se développer notre vaillant organe de combat et de propagande révolutionnaire.

Demandez des carnets de 20 billets à N. Faucier, 72, rue des Prairies. Prix du billet : 0 fr. 50.

Rappelons les principaux lots :

UNE BICYCLETTE, valeur 550 fr.
UN POSTE DE T. S. F. à lampes, en ordre de marche, valeur 400 fr.
UN POSTE DE T. S. F. à galène, en ordre de marche, valeur 150 fr.

Suivent dans l'ordre de nombreux lots de première utilité.

Souscrivez tous à notre tombola !

P. S. — Le tirage ayant lieu le 24 juin à la fête de Garches, les camarades possesseurs de carnets sont priés d'assurer la diffusion des billets jusqu'au 18 juin ; passé cette date, retourner les invendus (s'il y en a) accompagnés du montant des billets placés à N. Faucier, 72, rue des Prairies.

EN PROVINCE

SAINT-ETIENNE.

Groupe Anarchiste Communiste

Les camarades anarchistes-communistes adhérents, s'inspirant de l'idéal Anarchiste, ont été jugés qu'il était utile de s'occuper de toutes les questions sociales qui les touchent. Il en est une qui est primordiale, celle de la liberté de conscience.

A cet effet, ayant appris qu'une proposition de rendre le vote obligatoire avait été présentée à diverses sections de la Ligue des Droits de l'Homme, sinon à toutes, le groupe de Saint-Etienne a envoyé la lettre suivante à la Section de Saint-Etienne :

« A Messieurs les Membres de la Ligue des Droits de l'Homme de Saint-Etienne.

« Camarades, « Anarchistes, nous avions pensé et nous le pensons encore aujourd'hui, que la Ligue des Droits de l'Homme se devait à elle-même, pour le but qu'elle s'est tracé, d'être au-dessus de toutes questions politiques, religieuses et philosophiques, n'ayant qu'un objectif : la justice dans toute l'étendue idéaliste que comporte ce mot dans son exacte définition.

« Un certain rapport Brunshwicq, concluant en faveur de l'obligation du vote et des sanctions à infliger, doit avoir été adressé à toutes les sections de France, puisque nous relevons dans le journal d'Antony, ex-ministre délégué de l'Ardèche, l'ancien combattant de l'Ardèche, l'information suivante, parue dans son numéro du samedi 26 mai courant :

LES VANS. — LIGUE DES DROITS DE L'HOMME. — La section s'est réunie le dimanche 20 mai, à l'Hôtel-de-Ville. Elle a adopté l'ordre du jour suivant : La section considérant que le droit de vote est un devoir civique, estime qu'il faut rendre le vote obligatoire et éliminer des peines qu'on ne peut pas infliger, privations des droits civiques, etc.) à ceux qui sans excuse valable se dispensent de voter. Ceci était inséré dans l'ordre du jour.

« Nous ne doutons pas un seul instant qu'à Saint-Etienne vous vous éleviez — si vous ne l'avez déjà fait — contre cette déviation que des personnes ayant intérêt à voir sombrer la Ligue essayent d'introduire dans vos sections.

D'autre part, nous sommes heureux d'enregistrer la décision prise par la Section de Privas, que nous relevons dans le même journal du samedi 2 juin. Voici le rapport de son président adopté après une brève discussion et unanimement :

« 1° Il n'est pas du rôle de la Ligue de diminuer les Libertés déjà insuffisantes dont nous jouissons, de créer des contraintes nouvelles et de susciter des délits nouveaux, des pénalités nouvelles. Elle a assez à faire à démolir des Bastilles, à élargir et affermir nos garanties et nos libertés actuelles, souvent si précaires. En quoi ma liberté de ne pas voter gêne-t-elle la liberté d'autrui ?

« 2° En droit, on peut ne pas voter et ne pas manquer, pour cela, bien gravement, au pacte social. Il y a bien d'autres manquements autrement graves (alcoolisme, prostitution ou débauche, mensonges, etc.) et qui méritent davantage la répression. Mettre tellement à part le vote, c'est lui attribuer une prépondérance politique, sociale et morale que beaucoup parmi nous considèrent comme périmée et trépassant au ridicule. Un particulier qui sera excellent ouvrier, excellent mari et père, etc., mais qui ne votera pas, va-t-il être noté d'infamie ?

« 3° En fait, le délit d'abstention électorale va amener des poursuites contre plusieurs groupes de gens : libéraux, darbyistes et autres sans doute, pour qui il y a la question de conscience. Ainsi il y aura contrainte des consciences et délit d'opinion nouveau. Cela nous paraît inacceptable.

« 4° Le devoir civique est non de voter, mais de se faire une opinion réfléchie. Et celle-ci n'est de ne pas choisir entre plusieurs candidats dont on peut n'agréer ni les idées ni le caractère. Il faudrait, en tout état de cause, analyser les motifs de l'abstention ; attestent-ils ordinairement une intelligence, une bonne volonté inférieure à celle du « votant » moyen ?

« 5° Les sanctions (amendes, affichage, etc.) nous paraissent totalement inefficaces. Et si l'on admet que certains soient assez faibles pour s'effrayer de ces menaces légales et y aider, quel avantage aperçoit-on, pour le sérieux du vote, et à ce que les citoyens, inscrivent les noms de Déroulède, de Lenine ou de Cambon ?

« Conclusion. — Celui qui va voter de lui-même est peut-être un homme libre. Celui qui se laisse trainer aux urnes n'a qu'une âme d'esclave.

« Nous vous serions très reconnaissants de nous dire votre opinion sur cette question.

Notre enquête à travers la France se poursuit sur cette question. Nous publierons tous les renseignements qui nous parviennent.

Recevez, Camarades, nos sincères salutations.

Pour le Groupe, E. Soulier.

Nous attendons la réponse de la Section de Saint-Etienne. Nous invitons les autres groupes ou individualités qui connaîtraient les décisions prises par d'autres sections, de bien les faire connaître dans le « Libertaire ». C'est une belle occasion de démontrer ce que valent certaines personnes qui se réclament de la Ligue.

SAINT-CHAMOND (12 k. de St-Etienne)

Les camarades trouveront le « Libertaire » en vente chez M. A. Schult, 34, place de la Liberté, dépositaire de journaux et tabacs. Bien retenir cette adresse. Les camarades sont invités à me renseigner de façon à ce que le marchand n'en manque point la vente. M'écrire : Eugène Soulier, 4, rue Georges-Dupré, Saint-Etienne. Je ferai le nécessaire.

TRIBUNE D'AVANT CONGRÈS

Pourquoi nous avons voté les statuts

Il est infiniment triste de voir où nous en sommes, où est notre mouvement après cinquante années de lutttes sans répit, souvent terribles. Cinquante années d'abnégation, de courage, de sacrifices de nos devanciers pour de si maigres résultats.

Cependant, il est du devoir de tout militant d'oublier sa rancœur et de se mettre au travail pour la bonne cause. Le dernier Congrès de Paris a prouvé qu'il reste malgré tout des éléments actifs, dans notre mouvement, désireux d'œuvrer utilement pour l'émancipation des travailleurs, et ayant compris les bienfaits de l'organisation. Il convient de continuer. En effet, la situation actuelle ne peut se prolonger sans danger, pour l'avenir de notre mouvement anarchiste-communiste, il convient que la querelle entre partisans et non partisans de l'organisation cesse, et qu'une solution interviene. Qu'une fois pour toutes on se prononce pour les anciennes méthodes ou pour les nouvelles.

Le Congrès de Paris semblait avoir fait un grand pas dans ce sens, pas pour longtemps du reste, puisque certains sont revenus en arrière, d'autres sont dans l'expectative, d'autres enfin, affirmant plus que jamais, leur confiance dans leurs méthodes et leur attachement aux décisions du Congrès de Paris et leur volonté de les maintenir. Nous sommes personnellement de ces derniers, nous croyons qu'il est d'une importance vitale pour le mouvement anarchiste-communiste de mettre fin au chaos, à la confusion et à la pagaye traditionnelle.

Au moment où des camarades mal intentionnés, à notre avis, vont s'efforcer de faire abandonner les décisions du dernier Congrès, de reconstruire le bazar hétéroclite de l'Anarchisme d'antan, il convient de redoubler d'efforts. Les arguments dont nous disposons au mois de novembre dernier ont la même valeur. Les faits, les événements de chaque jour, font ressortir jusqu'à l'évidence, l'impérieuse nécessité d'une organisation de plus en plus sérieuse. Et quel est le militant qui ne rêve de voir le mouvement anarchiste reprendre le rang qui lui est dû : rôle d'éclaireur de la classe ouvrière, placé à l'avant-garde du combat, donnant l'impulsion animatrice, orientant la lutte vers son véritable but de bien-être et de liberté.

Tâche grandiose en vérité, mais pénible et combée difficile, devant la faiblesse de l'organisation de nos forces, faiblesse qui, face aux problèmes sociaux de chaque jour, se traduit par l'impuissance.

Il serait nécessaire que nous nous rappelions plus souvent que nous sommes les seuls défenseurs vraiment sincères et désintéressés de la classe ouvrière ; cela nous inciterait à prendre plus à cœur notre rôle social. Nous aurions tout à gagner à faire pénétrer notre idéologie — et à pénétrer nous-mêmes — partout où la classe ouvrière se trouve groupée sur le terrain économique. En un mot, prendre part à toutes les manifestations et batailles qu'elle livre contre la bourgeoisie, d'y participer activement, d'y jouer un rôle prépondérant, mériter sa sympathie, acquiescer l'influence qui nous manque encore, en dénonçant la duplicité et la vanité des partis politiques, qui se disent ses défenseurs !

Telle est l'œuvre d'aujourd'hui et de demain !

Œuvre que nous avons par trop négligée, ces dernières années, occupés que nous étions à nous chamailler ou à lancer dans les nues de la spéculation philosophique.

C'est un peu dans cet esprit, et avec le désir de créer un mouvement fort, actif et coordonné, que la majorité des groupes s'était ralliée à de nouvelles méthodes d'organisation correspondant mieux aux nécessités de l'action révolutionnaire.

Il convient d'examiner ici à nouveau, à la veille où ces méthodes vont être attaquées, les maux auxquels a voulu mettre fin le dernier Congrès.

Reportons-nous en arrière et examinons brièvement les dernières années de notre mouvement révolutionnaire. Si, dans l'ensemble, on est tenté de dire assez bon en pensant aux belles campagnes en faveur de Sacco et Vanzetti et de nos trois camarades espagnols, on est obligé de convenir que c'est l'œuvre de quelques camarades, les groupes n'ont fait preuve d'activité, en général, que sous l'impulsion venue d'« en haut » — n'en déplaise à certains fédéralistes farouches et protestataires du centralisme (qui s'est fait jour, par ailleurs, au Congrès de Paris).

Que le Congrès de Paris ait essayé d'y mettre fin, c'est très bien. Ces décisions, prises à une grosse majorité, permettaient tous les espoirs. Enthousiasme, chacun s'en revint dans son groupe, après avoir pris, comme il est de coutume en pareil cas, de « bonnes et solides résolutions ».

Que ces « bonnes » et « solides » résolutions soient restées sans lendemain, c'est devenu malheureusement normal. Mais où cela dépasse l'entendement, c'est de voir certains camarades, hier les plus enthousiastes, les plus convaincus pour ce qu'on a appelé « les statuts », devenus aujourd'hui les artisans de l'unité. La Fédération parisienne, qui s'était montrée la plus infréquentée et qui avait même voté, dans son Congrès, des « statuts fédéraux », vient de donner l'exemple en faisant la proposition d'un nouveau Congrès pour faire l'unité !

L'Unité ! mais avec qui ? sans doute avec la vague organisation d'à côté qui s'intitule — on ne sait trop pourquoi — anarchiste-communiste ! mais qui groupe des éléments de toutes tendances. Reste à savoir si l'unité sera acceptée par cette organisation, créée par des individualités parties de l'U. A. C. R. en faisant claquer les portes. Puis, n'y aurait-il pas aussi quelques autres petits obstacles, par exemple un peu d'amour-propre froissé... mais passons, le mouvement anarchiste est au-dessus de cela.

Dés maintenant, on peut affirmer que l'unité n'est pas désirable à certains points

de vue elle apparaît néfaste, il faut la condamner. Certes, des « esprits chagrins » diront que c'est la mort de l'U. A. C. R. et les nouveaux chauds partisans de l'unité s'empresseront d'ajouter qu'elle « renforcera » notre mouvement ! — Voire ! répondent les partisans de l'organisation, ne finira-t-elle pas, au contraire, de le naufrager ?

Telle est la question. Comme on voit, elle est d'importance.

Aussi j'aurais-il là de graves sujets d'inquiétude pour tout militant vraiment digne de ce nom, si le passé, le bienheureux passé, si plein d'enseignements, ne venait calmer notre alarme.

On nous dit : Ça va être un Congrès sérieux, de sérieuses résolutions seront prises — non érites, cette fois — tout ira mieux et pour le mieux. Ce ne sera pas un Congrès comme les autres ! ? etc. Mais déjà, malgré ces belles affirmations, un léger sentiment de pessimisme nous envahit, grandit. Nous, les partisans de l'organisation nouvelle, nous voudrions croire, nous ne pouvons y parvenir.

Sachant la durée des engagements pris, nous attendons sans inquiétude les nouvelles décisions de ce Congrès, persuadés que nous sommes qu'elles ne donneront rien et que l'avenir se chargera, dans le plus bref délai, d'en démontrer une fois de plus le non-sens.

La véritable méthode pour renforcer le mouvement anarchiste-communiste, est, comme il est dit plus haut : de continuer, de développer notre propagande « terre à terre », d'avoir un programme de revendications et de lutte à l'usage des travailleurs, de rester en contact étroit avec eux, de nous appliquer à leur faire comprendre l'A. B. C. de l'Anarchisme.

C'est comme cela que nous arriverons à faire de nouveaux sympathisants, de nouveaux militants qui viendront vivifier le mouvement anarchiste-communiste, à condition que nous soyons capables de les grouper, de les organiser.

Encore combien de temps faudra-t-il le dire pour que les anarchistes comprennent, enfin, que c'est par des moyens appropriés au degré d'évolution de la lutte sociale que nous arriverons à ce que notre propagande soit efficace et vraiment utile pour la classe ouvrière ?

JEAN RIBEYRON.

Utopie et Chimère

A la base du désaccord existant entre communistes et individualistes anarchistes, se révèle deux principes antagonistes, d'où découlent en grande partie la divergence de tactique et la différenciation quant aux buts poursuivis.

Tandis que les premiers veulent assurer à chacun le maximum de bien-être, en toutes circonstances, sans tenir compte des capacités individuelles mises en valeur, les autres au contraire prétendent pouvoir disposer sans restriction, du produit intégral de leur travail.

Il est certain que sous ce rapport, procédant d'un caractère altruiste, aucun grief de valeur morale ne peut-être fait à la thèse communiste. D'essence libertaire, libre à quiconque n'y trouvant pas satisfaction de s'y refuser, mais retranché dans cette position négative il lui est interdit en toute légitimité d'en franchir les bornes.

Aux individualistes aussi on peut accorder qu'en principe, on ait rien à rétorquer contre leur formule « à chacun selon son effort ». La solidarité ne pouvant être que librement consentie, quiconque dans tous les domaines, peut assurer son existence par lui-même n'a en toute justice de compte à rendre à personne. Il en va de même de toute association, dont le domaine strictement réservé à ses membres, implique un caractère inviolable à toute personne étrangère.

De part et d'autre, la négation de l'autorité étant la base fondamentale des deux points de vue envisagés, je ne pense pas qu'à ce sujet il y ait contestation.

Mais il s'agit, envisageant le côté pratique de la question, de savoir lequel des deux systèmes est susceptible d'apporter les meilleurs résultats ? Le caractère utopique de l'un ou l'impraticabilité de l'autre ?

Il est incontestable, que la prise au tas, but idéal de la première conception, ne peut par le moyen révolutionnaire indiscutablement employé, se réaliser sans transition et de façon magique. On ne peut prévoir si cette tâche incombe encore à plusieurs générations et plusieurs révolutions successives seront peut-être indispensables. Mais il n'en est pas moins vrai, que cette solution simpliste — et pour cela — est susceptible d'apporter à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté. Cette utopie on peut malgré tout, l'envisager clairement, sans pour cela tomber dans un optimisme béat nous fermant les yeux sur les tares et les monstruosités du siècle où nous vivons.

Les autres systèmes envisagés par les individualistes, renferment-ils un caractère plus précieux, envisagés à l'heure présente ou parallèlement à une société libertaire ?

Dans le premier cas, je ne vois qu'impossibilité irréductible pour eux de vivre selon leurs désirs. Tous les moyens qu'ils pourraient envisager, n'en peuvent être enfin de compte que des « pis-aller ». On vivrait dans la brousse en dehors de toute civilisation, libre de toute entrave humaine, mais combien chèrement payée, ou alors impossibilité complète de se soustraire à l'autorité environnante.

Est-ce à dire que notre société libertaire instaurée, il leur serait loisible en toute logique de vivre intégralement selon leurs vœux ? Je ne le pense pas, quoique leur situation serait beaucoup plus satisfaisante que précédemment. Il faudrait alors qu'ils se résignent à une existence bien restreinte — ce qui ne conviendrait pas à la plupart — où la nécessité les obligerait à avoir recours à la grande société libertaire.

Je conçois, qu'imprégnés de cette esprit largement humanitaire, indispensable à la vitalité de toute société communiste, nous ne soyons pas sourds à leurs appels. Mais nous référant à leurs principes, une entente raisonnable et logique est-elle possible ?

Nulle autre base que la réciprocité ne pouvant je crois être envisagée, il serait intéressant de connaître, s'il peut exister des modalités d'accord, qui en toutes circonstances, soient susceptibles de créer l'harmonie indispensable à tout règne d'anarchie.

PAUL GELTON.

Organisation fantaisiste

ou

Organisation pratique

Chaque année, à l'approche du congrès ordinaire ou extraordinaire de l'Union Anarchiste, les colonnes de notre journal sont remplies d'études critiques sur l'organisation de notre mouvement. On discute pour savoir s'il est préférable de mettre le siège de l'Union à Paris ou en province, de former des comités d'initiative élargis ou amoindris, et tutti quanti. Sur ce sujet, des polémiques acerbes s'engagent qui n'aboutissent qu'à discréditer leurs auteurs. Disons de suite qu'à notre avis l'Union, telle qu'elle est constituée depuis 1920, malgré les tentatives de certains et en dépit des apparences, possède une structure assez souple pour permettre l'épanouissement de toutes les initiatives personnelles, l'action de toutes les énergies créatrices, et assez rigide pour maintenir la cohésion entre ses membres. Le public, et même le grand public, s'en est rendu compte pendant les campagnes Ascaso-Durutti et Sacco-Vanzetti où ce furent les anarchistes qui, dans un élan unanime, remuèrent l'opinion, animèrent la presse et par leurs meetings, leurs listes de pétition, leurs manifestations de rues forcèrent les gouvernements, ici à céder, là-bas à tergiverser.

Il n'en reste pas moins que notre mouvement n'a pas l'ampleur nécessaire et ne rallie pas à lui, comme il convient, les couches profondes du prolétariat. Cela ne provient-il pas du fait qu'à vrai dire les anarchistes ne sont pas assez intimement mêlés à ce prolétariat et qu'ils n'en savent pas exprimer avec assez de force et de clarté les revendications ?

Tous les anarchistes sont partisans de l'organisation syndicale. Mais combien pourrions-nous être syndiqués, et dans quels syndicats ? Sous le fallacieux prétexte que les trois grands Centrales syndicales françaises sont inféodées à Rome, Amsterdam ou Moscou, beaucoup d'entre eux demeurent aux portes des syndicats ouvriers ou font partie de syndicats de secte, ridicules par leur nombre, leur impuissance et leur apathie. Leur peur des leaders cégétistes, unitaires ou catholiques leur fait rejeter les principes mêmes des pionniers de l'anarchisme, d'un Pelloutier ou d'un Kropotkine par exemple, qui voulaient que les anarchistes aillent vers le peuple organisé, dans les syndicats de masse où l'on peut atteindre, catéchiser le plus de monde à moins de frais. Les anarchistes doivent donc adhérer au syndicat de leur corporation groupant le plus d'adhérents et ayant le plus d'influence agissante. Qu'un gars du bâtiment reste au S.U.B., mais qu'un employé de banque aille au syndicat confédéré ou un casquetier au syndicat unitaire au lieu d'adhérer, celui-ci au syndicat autonome, celui-là à l'unitaire, qui paraissent plus près d'eux idéologiquement mais ne groupent presque personne et n'ont aucune importance sociale ! Et ainsi ne préparons-nous pas vraiment, ne réalisons-nous pas à la Lase cette unité ouvrière dont beaucoup parlent mais dont hélas ! peu veulent.

Les anarchistes doivent, en outre, faire partie de la coopérative de consommation la plus proche de leur localité ou de leur arrondissement. Ce n'est pas certes en écrivant ou en bredouillant que les coopératives seront les piliers de la société communiste, qu'on favorisera leur développement, qu'on accroîtra leur rôle ; mais c'est bien plutôt, en s'approvisionnant chez elles, en les défendant contre les mercantis et boulangers d'une part, en leur recrutant des adhérents, en éduquant ceux-ci dans les cercles de coopérateurs des aujourd'hui.

Toute cette activité est encore insuffisante si elle ne se double pas d'une activité technique sur le champ même de la production. Un anarchiste conscient est un bon ouvrier, un bon employé, un bon technicien. Il apprend à fond son métier et réfléchit. Que dirait-on d'un gamin illettré qui prétendrait réformer l'orthographe ? Beaucoup de nos camarades qui veulent bouleverser le monde et ne savent pas les éléments de leur métier ne ressemblent à ce gamin. Or, il ne faut jamais oublier qu'une révolution économique et sociale se fait moins dans la rue qu'au chantier, au bureau, à l'usine. Les révolutions précédentes ont avorté parce que, vainqueurs sur les barricades, en 1848 et en 1919, les travailleurs furent incapables non seulement de transformer l'organisation de la production. Mais encore d'assurer la simple gestion des usines ou des ateliers nationaux. En France principalement, les pédagogues bourgeois ont à dessein inculqué aux individus la croyance que ce furent les réformateurs, les journalistes et les commissaires aux armées qui sauvèrent le pays en 1793. En réalité, ce furent eux qui assassinèrent et enterrèrent la République, la Sociale, avec leur verbiage outrecuidant, leurs apostrophes et leur honteuse ignorance.

Comment, au soir d'une révolution victorieuse, maîtres des Centrales téléphoniques et électriques, des lignes ferroviaires et des usines, ferions-nous marcher les Acieries de la Marine, la Banque de France et les ateliers Citroën ? Comment dirigerions-nous les transports, assurerions-nous les services publics et le ravitaillement de la population ? Comment modifierions-nous la discipline du travail ? Voilà des questions, voilà le véritable et tragique problème de l'organisation que nous avons à nous poser et à résoudre, en théorie et pratiquement, d'après les données de la technique, de notre expérience et dans un sens communiste, et non pas demain, plus tard, à la veille d'un quelconque congrès ; mais sur l'heure et chaque jour de notre vie de travail et d'effort !

D. MOLNAR.

AUX ABONNES EN RETARD

LE LIBERTAIRE ne pouvant supporter longtemps les frais du service gratuit aux abonnés en retard, ceux-ci ne s'étonneront pas de se voir supprimer s'ils négligent de se réabonner en temps voulu.

LA VIE DE L'UNION

U. A. C. R. — Commission Administrative, lundi 18 juin 1928, à 20 h. 30, 72, rue des Prairies.

PARIS-BANLIEUE

Fédération Parisienne. — Samedi 23 juin, à 20 h. 30, 72, rue des Prairies, réunion du C. I., compte-rendu de la tournée Bastien.

3^e, 4^e, 5^e, 6^e, 13^e, 14^e. — Tous les mardis soirs, à 20 h. 30, réunion Maison Barret, 10, rue de l'Arbaleste, Paris (Ve). Mardi prochain, causerie par Lemellou, sur « L'activité des anarchistes dans le passé. Notre camarade nous entretiendra des batailles sociales auxquelles furent mêlés les anarchistes - révolutionnaires. Lecteurs du « Libertaire », assistez à cette causerie. Vendredi de cette semaine 15 juin, tous à la conférence Bastien, 6, rue Lanneau.

Vente du livre de Nestor Makho : La Révolution russe en Ukraine tous les jours rue de l'Arbaleste.

Groupe du 15^e. — Réunion vendredi 22, à 20 h. 30, local habituel.

19^e et 20^e. — Jeudi 14 juin, à 21 heures, 72, rue des Prairies.

Livry-Gargan. — C'est samedi soir 16 juin, à 20 h. 30, qu'aura lieu, salle des fêtes de la Mairie, le meeting sur : Les Méfaits du parlementarisme et la Société Libertaire, sujet qui sera développé par nos camarades Bastien et Le Maillou.

Nous faisons un pressant appel aux camarades habitant la région pour qu'ils s'y rendent nombreux et ne négligent pas la propagande autour d'eux en faveur de ce meeting, celui-ci devant être d'une très grande importance, de façon qu'il s'en suive une répercussion sur le moral des habitants du pays.

Tous, samedi soir, à la Mairie. La présence des leaders régionaux des différents partis politiques est assurée.

Groupe Libertaire de Saint-Denis. — Réunion vendredi 15 juin, Bourse du Travail, 4, rue Suger. Présence indispensable de tous.

Groupe anarchiste régional de Villeneuve-Saint-Georges. — Exceptionnellement, la réunion qui devait se tenir samedi 16 juin n'aura pas lieu et est reportée au samedi suivant 23, à 20 h. 30, salle du Pont-de-Fer, rue du Pont, à Villeneuve-Saint-Georges. Ordre du jour : le congrès de l'U. A. C. R. Tous présents.

Groupe anarchiste Bagnolet-Les Lilas. — Permanence de renseignements et d'adhésions, le dimanche de 9 à 11 heures, 43, rue Hoche, Bagnolet (Repos de la Montagne).

Choisy-le-Roi. — Réunion tous les dimanches, matin à 10 h. 30, Maison du Peuple, rue Auguste-Blanqui.

PROVINCE

Groupe de Lille. — Les camarades sympathisants et lecteurs du « Libertaire » sont invités à assister à nos réunions qui ont lieu tous les samedis, 142, rue de Wazemmes. Allons, camarades, un bon mouvement, des tâches urgentes nous sollicitent, soyez nombreux à nos prochaines réunions.

Nîmes. — Les camarades et sympathisants désireux de retrouver l'activité de la propagande anarchiste, sont priés de se mettre en relations avec Paynaud, 16, rue Gauthier.

Etant donné la saison, nous pourrions envisager de faire nos réunions en même temps qu'une ballade à la Fontaine le soir. Nous aurons à envisager sérieusement l'organisation anarchiste en général, du groupe et de sa propagande en particulier.

Pour le Groupe : Miston.

Groupe d'Etudes sociales d'Orléans. — Le groupe se réunit chaque semaine. S'adresser à Raoul Colin, 31, rue des Murlins. Anarchistes sympathisants du « Libertaire ».

Groupe de Bordeaux. — Réunion au samedi soir au bar de la Bourse, 38, rue Lalande.

Groupe de Toulouse. — Les camarades et sympathisants sont priés d'assister nombreux aux réunions du Groupe qui ont toujours lieu le samedi chez Tricheux, 16, rue du Peyrou. Face aux événements qui se présentent sous nos yeux, nous nous proposons de nous réunir afin d'offrir un front compact qui résistera à la réaction fasciste qui se prépare.

Région Rouennaise. — Un appel est fait aux camarades anarchistes sympathisants et lecteurs du « Libertaire » pour qu'ils assistent à nos réunions hebdomadaires.

Rouen, Rive Droite. — 58, rue Saint-Vivien, dimanche, de 10 à 11 h. 30.

Rive Gauche et Petit Quevilly. — 70 bis, avenue Jean-Jaures (coin de la rue de la République, Petit Quevilly, dimanche, de 10 à 11 heures 30.

Sotteville. — Maison du Peuple, salle 3, tous les samedis de 17 h. 30 à 19 heures. Pour tous renseignements, écrire au camarade Hienyl, Maison du Peuple, à Sotteville-les-Rouen. « Le Libertaire » est en vente tous les samedis après-midi sur la voie publique, près du pont de Pierre.

LA GRÈVE DES T. C. R. P.

La grève des T. C. R. P., décidée par le Syndicat unitaire, s'est achevée en queue de poisson, ainsi qu'il était aisé de le prévoir. Dès le premier jour, l'échec s'avérait certain. Le service ne fut à aucun moment sérieusement perturbé. Les défections, dans le personnel, furent peu nombreuses. Le syndicat unitaire ne vit même pas chomer tous ses adhérents. Quelques défections — peu réjouissantes — s'imposent. Tirons-les sans enthousiasme. Elles sont d'une étonnante gravité. Une réalité poignante étreint les attentions : le mouvement syndicaliste révolutionnaire court à sa ruine, bientôt il ne sera plus.

Nous ne dauberons pas ici, à la façon des appointés du Comité des Forges, sur les dirigeants du Syndicat unitaire. Tous les laches les honneurs pour abriter leur couraude, ont trouvé expédient de se réfugier à la grève sous le commodore prétexte qu'elle était d'origine politique. Assertion discutable et en l'occurrence bien justifiée. Nous répliquerons qu'une grève comme celle de la T. C. R. P. fut-elle d'origine politique ; se détachant, les syndicalistes révolutionnaires ne sauraient travailler sous la protection du chapeau. Non, des révolutionnaires n'acceptent point de telles compromissions.

Autre chose : Le Syndicat unitaire des T. C. R. P. compte peut-être 10.000 adhérents. Toujours est-il que l'Humanité l'a prétendu. Combien de chômeurs. Même pas la moitié, cela est pitoyable et désastreux. Qui, hélas ! la plupart des prolétaires de la T. C. R. P., votent lors des conjonctures électorales pour Doriot, Cachin et autres, lorsqu'il s'agit de passer à l'action directe, ils sont bancoches et manchots.

Pour les manifestations platoniques, ils sont dispos, mais ils refusent des remèdes plus virils. Puisse cette débacle d'hier faire tomber les écailles des yeux aux visionnaires de la C. G. T. U., qui croient leurs ouailles résolues au charbonnement définitif. Les syndiqués unitaires ne sont guère chaleureux quand il faut cesser les conciliabules démagogiques et les déclamations incendiaires, pour passer à l'action.

Une carence coupable et qu'il faut déplorer : celle de la C. G. T. Plus n'est besoin aux patrons, à Mariage, d'avoir recours — en temps de grève — aux ligues civiques et autres associations philofascistes pour assurer le fonctionnement normal de leurs entreprises. Il est une association ouvrière puissante et solidement organisée dont les membres font office de briseurs de grève, c'est la C. G. T. Mais oui. Cela est odieux, mais réel.

Nous ne poursuivons pas cette série d'attristants commentaires. — A. B.

NÉCROLOGIE

Léon Capitaine n'est plus. Il est mort après quelques semaines, d'une maladie de cœur. Il était peu connu dans les milieux anarchistes. Mais il fut bien connu dans la région bretonne, en particulier, surtout pendant la guerre 1914-1918.

Il faisait partie d'un noyau de militants plus ou moins connus, obscurs, qui à cette époque avaient un but : lutter contre la guerre ouverte et contre tous. C'était une belle maxime, en ces moments de veulerie générale. Il s'y donna de tout cœur et il eut parfois maille à partir avec les autorités. Pour mémoire citons seulement : l'affaire de Kerlennon où — c'était en 1915 — il fut emprisonné avec un groupe de militants dans une salle d'école où un certain instituteur donnait une conférence sur la guerre : lisez plutôt pour la guerre à outrance. En un clin d'œil la réunion fut bouleversée, salle vidée, etc., etc. Quelques jours plus tard, comme il était secrétaire du Syndicat de l'Arrière, il fut arrêté à la gare de Kerlennon où il venait faire une réunion syndicale. Il réussit à se tirer d'embarras les jours suivants ne pouvant obtenir la reconnaissance. Et pourtant, c'était bien notre Léon et ses amis les coupables.

Décembre 1918. Arrivée de Wilson à Brest. Manifestation de rue. Face au théâtre, un officier de marine veut arracher un emblème syndical, mal lui en prit. Capitaine fut encore invité à répondre aux convocations des autorités, il se trouvait à la manifestation. On ne put prouver qu'il avait frappé.

Le 5 janvier 1919 il fut arrêté avec d'autres militants dans une salle de café en compagnie de marins, leur vendant ou distribuant des brochures d'avant-garde. « Pour la Révolution russe », « contre l'Internation », etc., etc. Après 5 mois de prévention, au droit commun, bien entendu, dans l'infirmerie prison militaire de Nantes, ce fut le Conseil de guerre du 30 et 31 mai 1919, l'un des premiers procès concernant la révolution russe. Une certaine solidarité existait entre tous les prévenus, ce qui permit à Torrès, avocat, d'enlever un quasi acquiescement général.

Il mourut à 42 ans, fleur de l'âge, en ce joli coin de Cornouailles-en-Paris, où sa famille fit à sa dépouille les « honneurs » de l'église catholique et romaine.

Malgré ceci, nous ne pouvons oublier qu'en 1914, alors que les as du syndicalisme, alias Jouhaux et satellites de provinces et d'ailleurs, du socialisme, Cachin, Guesde, etc., de l'anarchie Grave, etc., trahirent la cause ouvrière, il a surgi des inconnus pour mener la lutte contre la guerre toujours et quand même.

Capitaine fut de ceux-là, rendons-lui cette justice, car le courage fut plutôt rare en cette troublante époque.

ALAIN.

La Librairie Sociale Internationale

72, rue des Prairies (Ch. Postal : Paris 586-65)

LES ECORCHEURS D'HOMME

par Maurice Val 42 »

INTIMITES ET REVOLTES

Poèmes, (Edition Nouvelle), par Justien Baudassé 40 »

CEUX DU TRIMARD

par Marc Stéphane 42 »

UN VIOL

par Jacques Sautarel 40 »

LA SAGESSE QUI RIT

par Han Ryner 45 »

MARIANNE A LA CUREE

par F. Kolney 40 »

LE SALON DE Mme TRUPHOT OU LE MODERNE SATYRICON

par F. Kolney 40 »

LAURENT TAILHADE AU PAS DU MUFLE

par Mme Laurent Tailhade 40 »

LES PLUS BELLES PAGES DE LAURENT TAILHADE

par Mme Laurent Tailhade 20 »

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : E. DELOEL.

Imprimerie spéciale du Libertaire.

10-12, rue Paul-Lelong, Paris.

QUESTIONS DE PROGRAMME ANARCHISTE

UNE ENQUÊTE

A TOUS LES ANARCHISTES ET AUX ORGANISATIONS ANARCHISTES !

Dès juin 1926, en formulant son projet d'une Plateforme d'Organisation, le groupement des anarchistes communistes, russes (Diélio Trouda) affirmait que « l'unique méthode, pouvant amener la solution du problème général de l'organisation était de grouper les militants actifs de l'anarchisme en se basant sur des relations bien définies au point de vue idées, tactique et organisation, c'est-à-dire sur la base d'un programme homogène plus ou moins complet » et que ledit projet « constituait la charpente, le squelette d'un tel programme » (Introduction à la Plateforme).

« Peut-être, disions-nous, une série de considérations essentielles n'ont pas été envisagées dans la Plateforme : beaucoup d'autres peuvent être insuffisamment travaillées ; d'autres, au contraire, sont traitées trop en détail, ou se répètent à plusieurs reprises ». Ce sera l'œuvre de toute la collectivité (anarchiste) que d'étendre cette plate forme par la suite, l'approfondir et faire le programme parachevé de tout le mouvement anarchiste (Introduction à la Plateforme).

Il y a deux ans que celle-ci paraissait. Les questions qu'elle posait secouèrent entièrement les milieux anarchistes, aussi bien russes qu'internationaux, les groupant en partisans et adversaires. En tout cas, les deux parties réagissaient activement en face des problèmes posés, négativement ou positivement. C'est la meilleure preuve que ces questions étaient vitales et d'une importance exceptionnelle. C'est autour d'elles que gravite la pensée des militants anarchistes, cherchant à répondre à de nouvelles questions qui suivent, qui se déduisent des idées générales constituant la Plateforme. Les milieux anarchistes cherchent à établir un programme élargissant les divers aspects, répondant autant que possible complètement aux diverses questions complexes, parfois embrouillées de la théorie, de la tactique, de la politique anarchistes dans le domaine de la lutte du travail contre le capital. La nécessité vitale d'un tel programme est évidente pour tous. Sans lui, notre mouvement étouffe, par suite d'un éparpillement éternel. Il n'a pas d'opinion collective dans bien des questions de tactique et de politique de la plus haute importance ; il ne peut formuler une volonté collective pendant les moments les plus après, les plus tragiques de la lutte sociale révolutionnaire. La révolution sociale est au seuil de notre époque et notre mouvement n'ayant pas un gouvernement commun, une orientation, un programme communs est incapable de répondre aux questions frémissements de vie posées par cette révolution. Il faut se hâter de mettre fin à cette situation qui fait courir à notre mouvement le risque d'un danger mortel. Le premier pas est fait. La Plateforme d'Organisation est un avertissement contre la continuation de l'effritement de nos forces ; elle a groupé les pensées de nombreux anarchistes sur l'idée d'un programme commun homogène.

Il est indispensable de faire le second pas ; il faut édifier ce programme. Mais pour y arriver, il est nécessaire que les milieux anarchistes, dans toute leur étendue, formulent leur opinion réelle dans les diverses questions de l'anarchisme et du mouvement anarchiste. Ce n'est qu'en se basant sur des opinions largement exprimées, en s'appuyant sur une analyse soignée de ces questions qu'il deviendra possible de dresser un programme commun à tout le mouvement anarchiste ou tout au moins à une partie considérable de celui-ci.

C'est à cette besogne que nous voudrions voir s'attaquer l'intelligence collective du mouvement libertaire.

Nous publions ci-dessous toute une série de questions, considérations de principe et de tactique qui doivent être, selon notre avis, soigneusement approfondies et mises en lumière, afin de devenir des parties bien fondées du futur programme anarchiste. Il faut que chaque camarade, chaque groupe anarchiste, pénétré de l'idée d'organisation, s'explique en détail sur les questions examinées et réponde largement à notre appel. Ce serait le succès dans la tâche que nous entreprenons. Nous proposons aux groupes locaux d'examiner sous toutes les faces les problèmes posés et de nous faire parvenir leurs conclusions. Nous proposons que divers camarades se chargent de l'élaboration détaillée de certains points de cette enquête. Nous trouvons absolument indispensable la participation à ce travail des camarades qui sont à présent en U. R. S. S. Les données ainsi préparées et réunies en un seul bloc refléteront vraiment l'opinion de nombre de militants et de groupements. Systématiquement, elles seront publiées dans la revue Diélio Trouda ou bien dans un recueil spécial ; elles serviront d'une grande aide dans l'œuvre d'établissement d'un programme anarchiste commun, donnant ainsi une poussée puissante au mouvement libertaire de tous les pays.

Nous soumettons les questions suivantes à l'attention des camarades :

1^o Les racines sociales et le caractère social de l'anarchisme. L'anarchisme par ses buts et sa lutte est-il un mouvement de l'humanité dans son ensemble ou seulement de la partie travailleuse de l'humanité ?

2^o La lutte des classes, son rôle et sa valeur dans la théorie et la tactique anarchistes ;

3^o Le communisme anarchiste. La structure du communisme anarchiste. Comment faut-il comprendre le principe communiste « de chacun d'après ses capacités, à chacun selon ses besoins ». La structure sociale du communisme anarchiste. Le communisme anarchiste et l'idée de l'Etat. Le communisme anarchiste et la liberté de l'individu ;

4^o Système de la démocratie politique (actuelle) et l'attitude de l'anarchisme envers celle-ci ;

5^o L'anarchisme et la démocratie sociale (du travail). La position et les rapports des divers partis socialistes sous le régime de la démocratie du travail ;

6^o L'anarchisme et la « dictature du

prolétariat ». L'anarchisme et la « dictature du travail » ;

7^o Rapports entre la masse des ouvriers et les organisations révolutionnaires de ceux-ci. Quels sont les tâches et le rôle des organisations anarchistes dans la lutte sociale-révolutionnaire du Travail contre le Capital ;

8^o Le mouvement ouvrier même basé sur des principes rigoureusement de classe et révolutionnaires peut-il arriver à triompher définitivement dans la lutte contre le capital, sans contenir en soi un noyau (organe) donnant la direction au point de vue idées ;

9^o L'anarchisme se charge-t-il de diriger la lutte du Travail contre le Capital au point de vue idées et par conséquent accepte-t-il d'être responsable de l'issue de cette lutte ? Que doit contenir le mot d'ordre anarchiste « direction de la lutte des masses et des événements au point de vue idées » ? Quels sont les droits d'une minorité révolutionnaire ? Ne doit-elle être qu'un avant-garde ou bien a-t-elle le droit de diriger ?

10^o L'anarchisme et le syndicalisme révolutionnaire. Leurs rapports. Les tâches et le rôle des anarchistes dans les syndicats révolutionnaires ;

11^o La période transitoire. Les anarchistes reconnaissent-ils qu'il est impossible de passer outre de certains systèmes transitoires économiques ou politiques ? Dans le cas affirmatif, que représentent ceux-ci.

12^o La production. Forme et structure de la production nouvelle. Qui doit avoir la propriété des moyens de production ? Que signifie « le passage aux mains des ouvriers », formule dont se servent tous les socialistes ? Cela veut-il dire que ce propriétaire est l'Etat ? Ou la collectivité ouvrière de l'entreprise envisagée ? Ou la société tout entière, tandis que ladite collectivité ne fait que gérer une certaine branche de la production ? Quels sont les arguments en faveur d'une de ces solutions à puiser dans l'expérience de la révolution russe ?

13^o Le principe fondamental de la nouvelle production est-il celui de l'unité (communisme économique) ou celui de la décentralisation ? Comment doit-on comprendre ces deux principes ?

14^o Quelles seront les formes concrètes qu'adoptera la masse ouvrière pour réaliser l'idée de son activité par elle-même, de sa direction par elle-même ? Rôle des syndicats et des comités d'usine dans la révolution et dans l'organisation de la production nouvelle ?

15^o Qui doit composer les organisations de production ? (ouvriers manuels et intellectuels, techniciens ?)

16^o Que peut-on faire, dès maintenant, pour préparer ces associations ? Quel peut être le rôle des syndicats et des comités d'usine ? (Questions du contrôle ouvrier) ;

17^o L'organisation du travail dans la société socialiste. Comment concilier la nécessité technique de la division du travail avec celle de protéger la personnalité du travailleur contre une spécialisation à outrance ? Comment relever la productivité du travail sans recourir aux mesures qu'applique la société capitaliste ? (travail aux pièces, primes, etc.) ;

18^o Remunération du travail. Quel est le principe à adopter : A chacun proportionnellement son travail ou « droit égal de chacun des membres d'une société donnée à sa part de la richesse sociale » ?

Comment, en ce cas, déterminer la part de chacun ?

19^o Quelles sont, d'après les anarchistes, les institutions indispensables à l'édification d'une société libre des travailleurs ? Rapport entre les communes territoriales et les organisations syndicales. Comment peut-on enlever à l'Etat ses fonctions (celles qui sont utiles au point de vue social) et à qui doivent-elles être transmises ? Que signifie le régime libre des Soviets, les Soviets libres, leur structure et leur fonctionnement ? Quelles organisations sociales parmi celles qui existent peuvent-elles se charger des fonctions arrachées à l'Etat ?

20^o Centralisme et fédéralisme. Organisation fédérative possible de la Russie ;

21^o Questions de liberté. Rôle de l'échange libre des opinions dans l'élaboration de nouvelles formes sociales. Il y a-t-il des restrictions de la liberté d'opinions qui soient utiles à la Révolution ?

22^o La question nationale. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ;

23^o Le ravitaillement. Comment l'œuvre du ravitaillement doit-elle être organisée rationnellement pour le succès de la révolution. Les rapports entre les villes et les campagnes au point de vue du problème du ravitaillement de la nouvelle société. Quelles sont, à ce sujet, les indications fournies par l'expérience russe ? Quel est le rôle possible des coopératives ?

24^o La terre. Le principe de la propriété foncière individuelle, communale ou sociale (du peuple tout entier). Formes de l'usufruit de la terre et de sa culture. Voie à suivre pour passer de l'usufruit de la terre et du travail agraire individuel à l'usufruit et au travail collectifs. Questions de la socialisation, non seulement de la terre, mais aussi de ses produits (développement du principe communal) ;

25^o La défense de la révolution. La guerre civile. L'armement général des travailleurs. Faut-il des détachements armés spécialisés des travailleurs dans cette guerre ? La tactique des fronts et des commandements communs dans la guerre civile. Différence entre les actes de vengeance populaire et la terreur gouvernementale ;

26^o Problème d'organisation du mouvement anarchiste. Forme de l'organisation : groupes ou un parti les englobant (union générale) ? Composition de classe de l'organisation anarchiste. Le principe de la majorité et de la minorité dans l'organisation anarchiste ;

27^o L'Internationale anarchiste. Quelles sont les conditions préalables permettant sa création.

Groupe des Anarchistes Communistes Russes (Diélio Trouda).

TRIBUNE FEDERALE DU BATIMENT

CHAMPIONS DE BLUFF

En cette saison de sports et de championnats, nous n'apprenons rien de nouveau aux prolétaires, en disant que les habitants de Moscou fournissent une véritable pépinière d'as, plus ou moins réalistes, il est vrai.

Dans ces courses ou critères, pour être déclaré vainqueur et être sacré champion, il faut être recordman du mensonge, de la sottise et du bluff.

Ceux qui se prétendent être les seuls à aller aux masses et s'occuper de la classe ouvrière, font, sans aucun doute possible, partie de cette catégorie.

Pour s'en apercevoir, il n'y a qu'à parcourir le journal volé à la classe ouvrière qui est bien l'organe le plus répandu dans l'art du bourrage de crânes et du mensonge.

Il ne se passe pas de jours sans que les gens gagés par Eulaine et autres, n'embouchent la trompette de la victoire.

Ces batailles livrées contre des ennemis souvent imaginaires, sont presque toujours des échecs cuisants comme leur dernière grève de la S. T. C. R. P., les élections, etc., quant elles ne se terminent pas en défaite ou en déroute.

En effet, comme parti d'avant garde, ça se pose un peu. La Chaque jour, on divise un peu plus profondément les travailleurs qui s'obstinent à ne pas comprendre le rôle de dupes que les dictateurs au petit pied et à la petite semaine leur font jouer.

Ces gens propres à tout, mais en réalité bons à rien, ont tenté entreprises jusques et y compris la Révolution et, jusqu'à présent, ils n'ont réussi qu'à pousser nos frères de misère dans une guerre fratricide les uns contre les autres. Ils continuent d'exciter à la haine leurs partisans et leurs fanatiques.

Leur soi-disant parti ne peut-être autre chose qu'un vomitoire où ceux qui font figure d'idols viennent épancher leur bile.

Partout, ils voient des traîtres, des mouchards, des agents du patronat ; les Confédérés, les S. F. I. O., les anarchistes, les Syndicalistes révolutionnaires que nous sommes restés face à leurs doctrines libérales, tous, sans exception, à la remorque du patronat ou du gouvernement, à ce qu'ils disent.

Dans notre industrie, ils ont tout tenté pour détruire les organisations puissantes d'avant-guerre, qu'étaient notre Fédération, le Comité Intersyndical du Bâtiment devenu 13^e Région actuelle, les Terrassiers, la Maçonnerie-Pierre, etc.

Dans ce pays, sur 125.000 gas du Bâtiment organisés, le département de la Seine en comptait à lui seul plus de 45.000. Aujourd'hui, le résultat présent est leur œuvre. ILS ont beau insinuer, mentir, ruser sur toutes les coutures. Ils n'empêcheront pas leurs responsabilités d'être étalées au grand jour.

Nous avons eu l'occasion de nous entretenir un bon moment avec l'un de leurs syndiqués par force, de ceux qui ont été chassés de leurs chantiers par ces Mécènes de la Liberté et, au grand jour, notre Unitaire, a précisé certains points du programme moscouitaire de la F. U. B.

Ce sont nos S. U. B. qui vont servir de cible à la Mafia communio-fasciste et celui de Paris en particulier et celle œuvre néfaste et crapuleuse trouve son commencement d'exécution dans la fondation d'un Syndicat général dit « Unitaire ».

ILS vont donc redoubler d'efforts dans leur insatiable appétit de tout vouloir bouleverser, et ILS vont s'apprêter à bouffer du Syndicalisme ou plutôt de l'anarcho-syndicalisme, comme ILS disent, comme autrefois l'on bouffait du curé.

La sauce Russo-Tartare à laquelle nous sommes destinés à être assaisonnés, ne manquera ni de saveur ni de piquant pour ces ogres, mais nous avons la conviction d'être plus croûtes et plus indigestes à dévorer que les consoultés, les robes noires.

Nos champions du Bluff ne doutent de rien, le S. U. B. Parisien est un gros morceau à avaler et ILS auront beau copier ou essayer de refaire — mettons en plus grand — ses réalisations, nous doutons fort qu'ILS réunissent à naufrager notre S. U. B.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres et les militants sauront bien se ressaisir et se sentir les couilles pour parer aux coups de ces sautrapes.

Aux camarades Subistes et à nous autres — tous, de méditer contre ceux qui s'avèrent

comme les tortionnaires du Syndicalisme et les ennemis mortels de tous les prolétaires révolutionnaires.

Les copains n'accepteront pas de devenir des jardiens ou des domestiques d'un soldat-parti, ils sauront se défendre et prouver à leurs détracteurs qu'ils ont encore un idéal qui a sa raison d'être soutenu et défendu aussi.

La 13^e Région.

DANS LE S. U. B.

Ge soir jeudi 14 juin, à 18 heures, salle de Commission, 4^e étage, réunion du Conseil général du S. U. B.

Permanence du Dimanche 17 juin, Maison ; 24 juin, Maurer, 1^{er} juillet, Tavernier.

Réunion de la Commission du Journal, le mardi 26 juin, à 18 heures au siège. Les camarades ayant de la copie pour le Proletaire doivent la faire parvenir à la permanence, pour cette date au plus tard.

Section Interlocale d'Ivry, Vitry, Alfortville, Charenton.

Réunion du Conseil de la Section, le vendredi 22 juin, à 17 h. 30, salle Chauvournier, 16, avenue Jean-Jaures, Ivry.

L'assemblée mensuelle de notre section aura lieu le dimanche 24 juin, à 9 heures du matin, salle Chauvournier, 16, avenue Jean-Jaures, à Ivry (près de la place Nationale). A cette réunion, un camarade du S. U. B. sera présent.

La salle devant être libre à 11 heures, nous demandons aux copains de venir de bonne heure afin de permettre que l'on commence la réunion à 9 h. précises.

Pour la Section, Giraud.

DANS LES SYNDICATS

C. G. T. S. R.

• Première Union Régionale et jeunesse Syndicaliste

Dimanche prochain, 17 juin

GRANDE BALADE A GARCHES